Un poète national : Juste Olivier

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **31 (1880)**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684352

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UN POÈTE NATIONAL

JUSTE OLIVIER

Par VIRGILE ROSSEL

I

Faire de la littérature nationale en terre romande, c'est faire avant tout acte d'abnégation. Il faut oublier les folles ambitions de jeunesse, les radieux songes de gloire, les fortifiantes espérances de renommée ; sacrifier tout à l'amour du sol natal : la richesse, le couronnement légitime de la noble tâche remplie, les bruyantes ivresses de l'admiration d'un grand public lettré ; se confiner dans la solitude et le silence, au milieu d'un simple cénacle d'amis, avec un esprit de renoncement complet à l'avenir entrevu, comme les ermites du moyen âge dans leurs retraites ignorées, et n'avoir qu'un culte : l'Idéal, et n'avoir qu'une consolation : la Poésie. Pour mon compte, je les admire et je les plains ces hommes généreux qui eurent assez de désintéressement, — eux qui pouvaient être des acteurs acclamés sur une plus vaste scène et chez un peuple moins avare d'encouragements et de louanges — pour consacrer leur talent et parfois leur génie au pays qu'ils aiment et dont ils ne retirent la plupart du temps qu'indifférence et dédain. Ce sont des âmes stoïques qui ont élevé la résignation à la hauteur d'un devoir. Ce sont des martyrs qui immolent bénévolement toutes les séduisantes perspectives d'un futur glorieux sur l'autel de la patrie, cer-

tains de n'avoir d'autre récompense que leur satisfaction intime et l'oubli des contemporains.

Ah ! littérature nationale, poésie nationale ! art national ! De fort belles expressions qui sonnent bien et qui flattent mieux encore ! Il est charmant, pour un coin de pays comme notre Suisse française, d'avoir ses romanciers à soi, ses poètes à soi, ses peintres à soi. On est tout fier de pouvoir s'écrier : ce grand homme est de mes compatriotes ; cette œuvre géniale est une œuvre suisse. On a de douces vanités patriotiques lorsque l'on arrive à jeter quelque nom illustre aux étrangers sceptiques qui s'étonnent de trouver une littérature si pauvre en face d'une si riche nature. Mais c'est tout. Dès qu'il s'agit de soutenir une réputation naissante, de stimuler un début heureux, on croirait à une véritable conspiration du silence dirigée contre nos écrivains romands. Je n'entends parler ni des revues, ni des journaux qui laissent parfois échapper un mot discret. Nous avons trop peu d'organes réellement littéraires chez nous et ils ont en général les yeux trop tournés vers la France, pour que leur publicité serve efficacement aux destinées de notre art national. Ce que j'incrimine avant tout et par dessus tout, c'est notre public. Il se soucie pas mal de nos littérateurs. Qu'ils travaillent ou ne travaillent pas, qu'ils aient du talent ou n'en aient point, qu'ils soient dignes d'être lus ou qu'ils ne le soient pas, qu'importe ! On veut bien, lorsque, malgré d'innombrables obstacles, ils ont acquis une célébrité relative, on veut bien s'en faire un petit piédestal et les utiliser aux besoins de son chauvinisme. Pas davantage.

Aussi bien ne soyons point surpris de voir émigrer presque toutes les forces intellectuelles de notre patrie restreinte. Ce qu'elles ne rencontrent pas dans nos milieux égoïstes, elles vont le chercher ailleurs. Elles ont raison. Pourquoi prodiguer son esprit et son cœur à ceux que rien ne touche, que rien ne passionne ? Pourquoi donc accablerait-on de dévouements ceux qui ne savent que les méconnaître ?

Il est bon de dire la vérité, tout amère qu'elle soit. Et, quand bien même on les accuserait d'user de *réclame in proprio casu,* c'est aux écrivains, jusqu'ici délaissés et dédaignés, d'élever la voix, de revendiquer leurs titres à la reconnaissance publique et de rappeler le peuple à ses devoirs envers un des plus nobles fleurons de sa couronne : la gloire littéraire.

Je prends l'exemple de Juste Olivier. Ce fut pourtant un des meilleurs parmi nos hommes de lettres, un des plus distingués et même l'un de ceux que la fortune semblait devoir favoriser le plus. Nous verrons comment on l'a aidé, comment l'on a prisé ce talent si fin, si délicat, comment l'on a récompensé sa consécration corps et âme à la poésie romande. Et Frédéric Monneron, ce chantre éloquent et voilé des Alpes, dont la lyre paraissait évoquer les stances mélancoliques d'Ossian ? Et cet épique Albert Richard qui ressuscitait notre vieille histoire aux accents de son luth sublime, l'auteur de *Wala,* l'auteur de *St-Jacques ?* Et notre Paul Gautier, ce malheureux jeune homme, mort avant l'âge, notre premier grand poète jurassien et peut-être notre dernier ? Et Krieg ? Et Paul Besson ? Et tant d'autres ?

Non, les hommes ne nous manquent point. C'est le public éclairé et sympathique que nous cherchons en vain. C'est un éloge qu'on n'entend jamais, c'est un encouragement que l'on espère toujours, c'est une feuille de laurier qu'on ne donne pas, — voilà ce qui tue les vocations littéraires dans notre pays. Le monde n'y pense guère à toutes ces choses. Qu'il tire joie et orgueil de ceux qui grandissent sa patrie pour lui, rien de plus naturel. Mais aimer les arts en soutenant les artistes, s'entretenir de poésie, de ce qui élève le cœur et charme l'esprit, bast !

> Ce n'est pas lui qu'on rassasie
> Avec cette vaine ambroisie.

Pas n'est besoin d'écrire tout un panégyrique de la littérature. Bien des réputations s'évanouissent avec le temps,

bien des splendeurs disparaissent, bien des noms célèbres se voilent. Les conquérants meurent avec leurs conquêtes, les politiques avec leurs systèmes, les philosophes avec leurs théories. Il ne reste d'eux, quand il reste, qu'un souvenir toujours s'affaiblissant, et la postérité n'a pas assez de mémoire pour s'arrêter à toutes les guerres lointaines, à tous les gouvernements écroulés, à toutes les philosophies défuntes. Ce qui demeure éternellement, c'est la trinité du Bien, du Beau, du Vrai, c'est l'art dans toutes ses formes et toutes ses manifestations,

Toujours jeune de gloire et d'immortalité.

Aussi que l'on a tort d'y vouer si peu d'estime et d'amour en notre terre romande ! Que l'on est coupable d'être si parcimonieux de sympathies envers ceux qui nous donnent la meilleure part de leur existence et de leur génie ! Comme nous empêchons, de gaîté de cœur, par notre égoïsme, les talents de se produire, les œuvres d'éclore, le caractère national de s'affirmer, d'une manière éclatante, dans nos artistes et dans nos poètes !

Ah ! si nous tenons à ce que notre patrie conserve son autonomie, son indépendance, son originalité, changeons tout cela. Et bien vite. Un peuple qui ne vit pas d'une vie intellectuelle à lui ne dure point. Il commence par subir les influences étrangères. Il s'y fait. Il s'oublie. Et vienne une de ces conflagrations, dont notre siècle n'a vu que trop d'exemples, il est prêt pour l'annexion. Or, je le demande, y a-t-il quelque chose de plus apte à favoriser cette vie intellectuelle, ce *palladium* d'indépendance et d'originalité, qu'une littérature nationale ? Je ne le crois pas.

Voilà pourquoi je me suis permis cette digression, avant de parler d'une des plus illustres victimes de nos indifférences et de nos froideurs. A l'œuvre donc, tous, tant que nous sommes ! Et si nous voulons agir, comme nous le devons, nos écrivains n'auront pas à s'écrier tristement, ainsi que Juste Olivier, au terme d'une carrière laborieuse et vaillamment poursuivie :

« Oh ! quel beau rêve ! du moins j'y ai été fidèle, si je » n'ai pas fait, je crois, tout ce que j'aurais pu faire. De- » puis le jour où, dans un de mes premiers morceaux im- » primés, je disais :

Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime,

» j'ai cherché obstinément ce génie et tâché de le faire » parler. Il m'a encore plus répondu, ce me semble, » qu'on ne l'a écouté. Vous et quelques amis avez bien » et sympathiquement soutenu ma voix. Mais, ne nous » faisons pas d'illusion ! il s'évanouira, il rentrera dans » sa grotte, comme ses prédécesseurs. »

Et dans une pièce de vers mélancolique, intitulée : *Pressentiment :*

J'ai vu quelques rameaux de l'arbre de la gloire,
Poussant avec vigueur leurs jets aventureux,
Se pencher, il est vrai, sur l'onde sans mémoire
De ce Léman vaudois qui domine Montreux.
Mais un souffle inconnu rassemblait les tempêtes :
D'Arvel et de Jaman l'éclair rasa les crêtes,
Les lauriers tristement inclinèrent leurs têtes,
Et le beau lac pleura sur eux.....

« Et le beau lac pleura sur eux ! » Hélas ! C'est la destinée de nos poètes. Que de travail, que de souffrances, que d'obstacles à vaincre, que de lassitudes, de désenchantements, pour quelques pauvres feuilles de laurier ! Sans doute on s'est ému lorsqu'un homme de la valeur de Juste Olivier est entré dans le sommeil de l'éternité. Mais après ?.....

Le monde est comme les flots azurés du « beau lac. » Il pleure peut-être, quand il en a le temps. Puis il passe, et la vague humaine s'en va plus loin, roulant ses injustices et ses oublis.

*
* *

II.

La nature vaudoise est ravissante. Le Léman bleu, les campagnes vertes, les enclos de vigne aux grappes d'or, les côteaux boisés, les montagnes jurassiennes ombreuses et toutes pleines, d'avril en octobre, du bruit des *sonnailles* et du chant des oiseaux ; puis, au loin, les Alpes blanches, comme de grandes sentinelles qui veillent à la porte de la patrie, — tous ces merveilleux spectacles sont le privilège de ce bon pays de Vaud

si beau !

C'est là que Juste Olivier a vu le jour. Il naquit le 18 octobre 1807, au village d'Eysins, d'une très-ancienne famille de paysans, où, de temps immémorial, des traditions de culture s'étaient conservées, et où, comme le dit M. Eugène Rambert (1), « l'on savait ce que c'est qu'un livre. » Ses années d'enfance ne nous ont point laissé de souvenirs caractéristiques. Il allait à l'école comme les autres gamins du hameau, déjà grave et réfléchi malgré sa jeunesse, mais aimant à la folie les courses et les labeurs rustiques, en vrai fils de campagnard qu'il était. Entouré des soins affectueux d'une excellente mère, grandissant sous la discipline un peu rigide du père Olivier « auquel il était prudent de ne pas désobéir, » folâtrant avec ses frères et sœurs, il fut ce que nous avons tous été ; et, quoiqu'il soit de mode, aujourd'hui, de trouver, dans le lutin d'un ou deux lustres, le germe du grand homme à venir, force m'est de déroger à cette coutume fort goûtée de la critique investigatrice et prétentieuse.

En 1815, le père d'Olivier loua, de la ville de Nyon, un vaste domaine situé à Bois-Bougy. Malheureusement les espérances que l'on avait fondées sur une exploitation

(1) Pour la partie biographique de cette étude, j'ai usagé, dans une large mesure, la très-complète et très-consciencieuse *Notice* que M. Eugène Rambert a publiée en tête des *Œuvres choisies* de Juste Olivier. (2 vol. Georges Bridel. Lausanne 1879).

agricole considérable ne se réalisèrent pas. Les années de famine, celle de 1817 surtout, fatales à tout le monde, n'épargnèrent point la famille Olivier. Et jamais elle ne put se relever complètement de ce coup de la fortune.

Cependant les neuf ans passés à Bois-Bougy ne furent pas perdus. C'est là que Juste reçut une instruction sérieuse. La ferme n'était pas bien éloignée de Nyon. Et comme l''adolescent avait un amour très-vif de l'étude, ses parents l'envoyèrent au collège de la ville. Il eut des succès d'écolier qui engagèrent fortement le père Olivier à favoriser les heureuses dispositions de son fils. D'ailleurs on n'en aurait jamais fait un agriculteur convenable de ce rêveur qui dévorait les livres et qui allait s'égayer, tout un jour, sur les berges, à lire des ouvrages plus ou moins intéressants qui le passionnaient quand même, lui l'enthousiaste et le naïf enfant de la nature. Lorsqu'Olivier eut terminé ses études préparatoires et lorsqu'il s'agit, ou de le garder à la maison ou de le lancer dans le monde universitaire, on hésita longtemps. Quels sacrifices la modeste famille ne devrait-elle pas s'imposer, quelles privations, pour entretenir, des années peut-être, ce jeune homme qui aurait gagné son pain à Bois-Bougy où l'on n'était pas trop au large !...

Le père et la mère de Juste se dévouèrent à son avenir. Ils virent bientôt qu'ils n'avaient pas semé en terre inféconde. Dès les premiers mois que notre poète se fut installé, comme étudiant à l'Académie de Lausanne, il chercha tous les moyens de subvenir de lui-même à ses besoins. Il courut le cachet, comme l'on dit de nos jours, et, au bout d'un an, il eut la satisfaction de pouvoir écrire à ses parents qu'il se suffisait à lui-même — à condition de ne pas faire chère lie, s'entend. Nous savons que son genre de vie était des plus simple. Un spartiate en train de devenir un poète !

C'est alors que le caractère de Juste Olivier commence à se former. Un caractère anxieux, songeur, douteur,

mystique, non sans énergie, mais d'une volonté intermittente qui n'avait pas toujours la force de résister aux vicissitudes d'une existence de travailleur et de méconnu. Et plus il a vécu, plus cette nature délicate et bizarre s'est accentuée dans le sens de la tristesse, avec des intervalles de quiétude où la résignation chrétienne étouffait les gémissements et les craintes du rêveur sans cesse éveillé de son rêve.

A Lausanne, il étudia la théologie. Il croyait, non d'une foi étroite, d'une foi de sectaire. Il était de la haute école des Bridel et des Vinet. On peut n'être pas des leurs. Mais quoique l'on envisage leurs croyances comme des erreurs, on doit leur rendre toute l'estime et tout le respect que méritent les convictions sincères. Malgré les occupations nombreuses dont il s'était chargé en dehors de ses études, Juste Olivier arriva toujours bon premier dans tous ses examens. Seulement il s'abîmait, au moment de subir ces épreuves, dans d'inexplicables et douloureuses perplexités. Que l'on me permette de citer une anecdote à ce sujet. Elle prouve combien notre écrivain national comptait peu sur lui-même, en dépit de toutes les ressources de son intelligence et de toute son application au travail. M. Rambert l'a rappelée dans sa *Notice*. La voici :

« Son frère, Urbain (le romancier), en séjour à Lausanne où il faisait une école militaire, entre un soir chez lui et lui trouve l'air sombre et préoccupé ! Il s'était décidé à renoncer à ses études, certain, disait-il, d'échouer le lendemain dans un examen important. Il ne voulait pas s'exposer à un pareil affront, ni causer une si grande peine à ses parents. Il leur avait déjà écrit, mais la lettre n'était pas encore partie. Il la lut à son frère qui le supplia d'attendre au matin et de bien réfléchir encore. Il y consentit, mais sans espoir de succès.

» J'essaierai de travailler cette nuit, dit-il ; mais c'est égal, je suis sûr d'échouer. » Ce fut son dernier mot.

Le lendemain, au premier moment de libre, voici le jeune militaire, avec ses épaulettes jaunes :

— Eh bien, qu'as-tu fait ?

— J'ai fait l'examen.

— Et ?

— Passé le premier, avec un prix de deux louis. »

Cet épisode est toute une révélation de cette nature tourmentée et défiante.

Ses débuts poétiques datent de cette époque. Dès 1822 déjà, il crayonnait des vers, sans que personne en eût soupçon, sauf peut-être la mère indulgente et quelque ami fidèle. Oh ! les stances de la quinzième année, tout incorrectes, toutes boiteuses, tout inexpérimentées, qu'on ciselle péniblement dans la solitude de sa chambre de travail, qu'on relit et qu'on savoure en son jeune esprit ouvert aux précoces ambitions, qu'on cèle amoureusement au fond d'un tiroir secret, loin de tous les yeux, comme en un sanctuaire, et que l'on n'ose soumettre à personne, tant on redoute qu'un indifférent ne hausse l'épaule en soulevant le voile dont on recouvre les beautés virginales de la muse enfantine ! Plus tard, ces pudeurs d'adolescent disparaissent. Autant l'ombre et le recueillement semblent convenir aux strophes juvéniles, autant l'homme fait recherche le tapage de la publicité autour de son œuvre. Mais combien on est plus heureux au temps des mystérieuses ferveurs, des enthousiasmes faciles, des modesties ombrageuses, des solitudes chéries où l'on croit ouïr le frôlement enchanteur des ailes de la Déesse, combien on est plus heureux qu'aux temps où l'on court après la gloire et où la sirène vous échappe avec un ris moqueur !...

Juste Olivier a toujours attribué à sa mère l'éveil de sa vocation poétique. « Un soir, conte-t-il, étant venue à ma rencontre au sortir de l'école, elle me dit : C'est demain la fête de ton père, si tu faisais une chanson pour lui ! Et quoique je n'eusse jamais rien essayé de pareil, comme

il faut bien commencer une fois, je la fis. Pauvre et bonne mère, elle croyait que c'est une grande chose que d'être poète. Elle ne savait pas le mot de Malherbe « qu'un poète est bien aussi utile qu'un joueur de quilles. » C'est ainsi que je fus, de par elle, joueur de rimes. » Le futur poète avait alors treize ans. Dès 1824, il entra dans la Société de *Zofingue*. Le canton de Vaud se trouvait en plein réveil littéraire. Tout une série de jeunes gens dont plusieurs sont devenus célèbres, faisaient leurs études à l'Académie de Lausanne. En *Zofingue*, par exemple, les étudiants revenaient à la littérature délaissée. On écrivait chansons, nouvelles et le reste. Et de ce noyau d'adolescents plein de promesses, il semblait qu'il devait sortir une volée de grands citoyens et que la Suisse romande serait en droit de compter sur eux pour lui donner un art national et des traditions nationales. Olivier, Chavannes, Monneron, Lèbre et tant d'autres furent de cette florissante période.

Juste eut bientôt la faculté d'exercer ses talents poétiques dans une sphère plus vaste que les réunions intimes d'une société d'étudiants. En 1825, suivant un vœu de M. Monnard, l'Académie ajouta aux sujets de ses concours annuels : l'éloquence et la poésie. Comme le thème de poésie était : *La Grèce régénérée*, Olivier présenta une ode intitulée *La Mort de Botzaris*. Cela ne vaut pas les *Orientales*, ni même le *Voyage en Grèce* de P. Lebrun. Mais on y remarque des vers qui sont loin d'être médiocres. Témoin cette strophe :

O mère des héros, ô Grèce des vieux temps,
Soulève ton linceul et brise enfin ta tombe !
Ils ne sont pas finis tes destins éclatants.
Il faut, il faut encor que le grand roi succombe...
O Grèce des vieux temps,
Soulève ton linceul et brise enfin ta tombe.

En 1828, le sujet de concours proposé par l'Académie fut *Julia Alpinula*, l'héroïne d'Avenches. Olivier remporta le prix. Non que son travail fût parfait. Les inexpé-

riences du poète ne sont point toujours rachetées par les effervescences lyriques du jeune homme. Tout cela manque de fini. Les chevilles et les remplissages ne sont pas rares. Mais que de beaux mouvements, quelle noble fierté d'accents, et, à certains endroits, quel style et comme on entrevoit dores et déjà le maître dans le débutant !

Rome baisse, et bientôt
Les peuples réunis vont, dans un même assaut,
Comme une vaste mer ammoncelant son onde,
Engloutir en passant cette reine du monde.

Voilà des vers. Et je ne sais guère de poètes qui en aient de meilleurs à leur actif. Vers cette époque, il fut pris d'un dégoût profond de la carrière théologique. Ses convictions religieuses n'avaient pas changé. Mais il ne se croyait pas assez digne du ministère ; il ne se sentait pas la force d'assumer sur sa tête l'éducation spirituelle et le salut de milliers d'âmes. A peine pouvait-il gouverner la sienne, toujours inquiète et troublée.

Et puis la vocation littéraire qui le pressait. Un tyran sans pareil que le feu sacré. On a beau se révolter et chercher à l'éteindre au contact des misères de la vie. Il couve sous la cendre, et, à la moindre étincelle, il s'enflamme et il enflamme. Vouloir l'étouffer, c'est anéantir son esprit, c'est briser son cœur, c'est mourir intellectuellement.

Dans ces incertitudes et ces perplexités, quelqu'un lui sourit. C'est alors qu'il vit, pour la première fois, celle qui sera l'inséparable et vaillante compagne de toute son existence, sa consolation, son espérance, son amour. Mlle Caroline Ruchet sortait d'une famille très-aisée d'Aigle et de Bex. Elle s'était acquis une certaine renommée par la publication de quelques essais poétiques. Une jeune fille charmante, instruite, romanesque — l'idéal que Juste Olivier rêvait.

Une longue correspondance s'établit bientôt entre elle et lui. Je n'ai pas eu le bonheur de lire ces lettres précieuses, mais M. Rambert, qui fut l'un des intimes de

notre poète, les a relevées d'une manière affectueusement discrète. Il m'en coûterait de ne point donner une page où Juste Olivier se révèle tout entier et où l'on comprend bien que la carrière théologique s'achève et que la vie littéraire commence. La missive d'où ces lignes sont extraites date du mois de mai 1829 :

« Oui, oui, je suis poète ! Et il faut que je vous l'écrive, Caroline. A quelle autre personne que vous pourrais-je le dire ? Depuis plusieurs jours, cette idée me poursuit comme jamais elle ne l'avait fait. Je suis poète ! Vainement voudrait-on m'arrêter, me contrecarrer dans ma route ; je suis, je resterai poète.

» J'ai formé un vaste plan ; je mourrai bien promptement si je ne l'exécute pas. Voyez ! il est en moi quelque chose qui n'existe pas chez les autres. Pourquoi cette agitation intérieure, ce frémissement que j'ai peine à maîtriser et qui me ferait faire des folies, si je ne me raidissais pas contre lui ? Peu s'en est fallu que je ne criasse : « Je suis poète ! » il y a un instant au milieu du *Cercle littéraire*, d'où je vous trace ces quelques lignes. Si cela était arrivé, jugez si je n'étais pas déclaré fou à enfermer. Aussi suis-je sorti promptement et en chancelant je crois, comme un homme ivre.

« Oui, Caroline, depuis que mes sermons ne m'obsèdent plus, je n'ai rêvé que poésie. J'ai inventé... vous saurez tout cela... »

La passion qu'il a trouvée au beau milieu de son chemin de jeunesse, du « chemin bleu, » ne le rassérène point cependant. Il flotte toujours entre la foi en son avenir et une sorte de désespérance tourmentée qui l'obsède et dont il ne peut se défaire.

Néanmoins son esprit se forme et grandit, son éducation poétique s'achève. L'homme est là, tout entier, tel qu'il sera plus tard, avec ses illusions, ses défaillances, ses fièvres de poète et son abnégation de chrétien.

Il eut, au reste, l'occasion de montrer que ses talents

croissaient avec l'âge et qu'il était en voie constante de progrès. En 1829, l'Académie de Lausanne ayant proposé comme sujet de poésie la *Bataille de Grandson,* Juste Olivier présenta au concours une pièce de vers portant le même titre et qu'il a publiée plus tard avec *Julia Alpinula* dans un recueil intitulé : *Poèmes suisses.* Tout le monde a lu cette œuvre remarquable rééditée à part, lors du quatrième centenaire de Morat. De même que M. Eugène Rambert, je m'imagine que la lecture du *Wallenstein* de Schiller n'a pas été sans exercer une certaine influence sur Olivier. Dans la plupart des scènes, celles de bivouac entre autres, où les soldats causent pèle-mèle autour des chefs faisant la ronde, il vous semble assister à la magnifique trilogie de l'auteur de *Guillaume-Tel.* Lorsqu'une œuvre évoque un aussi grand souvenir dans l'esprit d'un lettré délicat et profond, comme l'écrivain sympathique de la *Notice* placée en tête des *Œuvres choisies* de Juste Olivier, plus n'est besoin d'en essayer l'éloge.

Mais les très-classiques Messieurs de l'Académie de Lausanne, le fabuliste Porchat entre autres, froissés de la teinte romantique du talent de Juste, n'accordèrent qu'un accessit à sa *Bataille de Grandson.* Il fut bien dédommagé de cette petite méchanceté par la réprobation qu'elle excita chez tous les étudiants et chez toutes les intelligences littéraires de Lausanne.

Sur ces entrefaites, au moment où il fallait décidément se mettre à la vie pratique, gagner son pain de tous les jours et réaliser ses projets de mariage, Juste Olivier, qu'une réputation encore locale mais déjà bien établie précédait, fut appelé à remplir à Neuchâtel une place de professeur de belles-lettres et d'histoire au Gymnase de cette ville. On le nomma d'emblée, à condition d'aller faire un séjour de six mois à Paris, avant d'entrer en fonctions.

Dans la cité par excellence, notre poète devait perdre

quelques-unes de ses timidités, de ses gaucheries provinciales. Il n'en garda pas moins son caractère à lui, tout son bagage de rêves et de croyances. Sans cesser d'être le même, il se modifia d'une façon très-salutaire. Dans le tourbillon de la capitale, seul, livré à ses propres forces, ayant, de par ses nombreuses lettres de recommandation, un pied dans la révolution littéraire qui s'accomplissait, il gagna de tous les côtés. Il reprit un peu de cette confiance qui lui manquait. Il polit les angles de son éducation vaudoise. A s'entretenir avec les hommes remarquables du temps, il élargit beaucoup de ses aperçus étroits sur la vie et sur le monde. Il se compléta. Il se trempa pour la lutte, souvent ardue, qu'il allait avoir à soutenir contre sa destinée.

Paris lui fut un éblouissement. Il fut comme pris de vertige devant ces richesses et ces magnificences. Gryon, Eysins, Bois-Bougy, étaient ravissants près du grand lac bleu, dans leur enclos de verdure et de sapins noirs, sous le ciel serein de la patrie. Mais, quelque regret qu'il éprouvât de son canton de Vaud, de la famille, des amis, il ne revint pas moins de l'*Urbs* contemporaine, avec ce que j'appellerai la nostalgie de Paris. J'ai remarqué chez bien de mes compatriotes, je l'ai remarqué en moi-même, tout suisses et tout énamourés que nous soyons de nos montagnes, combien l'on souffre du *Heimweh* lorsqu'on est loin de cette Seine qui serpente, le soir, entre les milliers de lumières brillant le long des quais, des tours de Notre-Dame projetant leurs ombres jumelles dans la brume constellée des nuits parisiennes, du bruissement continu de cette foule qui passe et repasse sur les boulevards, de tout le frissonnement de cette ville immense qui s'agite, marche, court, joue, chante, aime, pleure, travaille, espère, toujours, sans repos, ni trêve, — comme une image palpitante de la Vie.

A Paris, Juste Olivier noua de précieuses relations. Il connut les rédacteurs en chef du *Globe*, P. Dubois et

Magnin, Abel de Rémusat, Alfred de Vigny, Musset, Gustave Planche, le critique farouche, Emile Deschamps, Victor Hugo, etc. C'est, durant ce premier séjour, qu'il fut mis en rapport avec Sainte-Beuve et c'est de là que date l'inaltérable amitié qui unit jusqu'au cercueil l'auteur des *Consolations* et le poète des *Chansons lointaines*.

Quelle école pour un talent réel que la fréquentation de tous ces hommes illustres, de toutes ces intelligences d'élite !

Toutefois Olivier n'y renia point ce qu'il y avait d'éminemment suisse, d'éminemment vaudois en lui. Il n'en aurait pas eu le temps d'ailleurs. La soudaine Révolution de juillet abrégea de quelques semaines son semestre parisien. Il quitta la grande cité, mais non sans en conserver une impression d'ineffaçable sympathie. « C'est une chose singulière que ce Paris, écrivait-il dans son journal. On dirait qu'il est sous la puissance de quelque démon qui d'abord vous repousse et qui finit par vous enlacer de mille liens qu'on a peine à rompre. » De retour en Suisse, il coula quelques jours de vacances en famille et s'en fut au nouveau poste qui l'attendait. Neuchâtel est bien morne, avec sa physionomie froide de petite ville aristocratique ! Il se rattrapa sur le travail de ses cours et sur ses occupations littéraires, ne sortant guère de sa retraite et rassemblant les matériaux sur lesquels il allait fonder le piédestal de la gloire qu'il avait caressée, en ses rêveries d'adolescent.

Son professorat eut du succès. Il venait de publier ses *Poèmes suisses*. Le nom d'Olivier se popularisait. Allons ! on pouvait encore à l'avenir sourire, se bercer encore des chimères de jeunesse. Quand on arrive si haut à vingt-quatre ans, quelles espérances, quelles ambitions ne seraient point légitimes ?

Quelque tentant qu'il fût pour lui de chercher une scène plus étendue que la Suisse romande, pour le théâtre de ses productions littéraires, il résista aux séduisantes promesses de ses amis de Paris, résolu qu'il

était à planter les jalons d'une vraie poésie nationale. Œuvre méritoire entre toutes et combien méconnue!

Vers la même époque il épousa Mlle Caroline Ruchet, cette femme admirable, dont l'esprit n'avait d'égal que le cœur ; cette compagne aimante des beaux jours et cette vaillante consolatrice des mauvaises heures. L'adversité pouvait venir désormais : il avait quelqu'un pour croire, espérer et aimer avec lui.

En 1831, il donna l'*Avenir* et le *Canton de Vaud* : deux poèmes d'inspiration toute suisse, toute vaudoise et qui eurent beaucoup de retentissement.

Un an plus tard, de concert avec sa femme, il publia un tout petit volume contenant deux pièces de vers, l'une de Madame Olivier et l'autre de lui. C'est le prologue des *Deux voix*, c'est en même temps une évocation à la paix, à la concorde entre enfants du même pays. Ces appels n'étaient pas inutiles à un moment où le souffle révolutionnaire de 1830 traversait encore l'Europe et où les vieux partis se regimbaient contre la jeune démocratie triomphante. Ecoutez ces nobles paroles de Mme Olivier, dans son poème : *Le Drapeau rouge* :

Suisse, réveille-toi, réveille-toi, guerrière !
Prends ce rouge drapeau victorieux cent fois,
Et, déroulant ses plis au vent de la frontière,
Qu'aujourd'hui l'on te voie encor, pieuse et fière,
A genoux devant Dieu, debout devant les rois.

Malheureusement cette poésie essentiellement suisse était peu de nature à plaire au royalisme neuchâtelois d'alors. En 1833, après toutes sortes de tracasseries et d'ennuis, il résigna ses fonctions auprès du gymnase de Neuchâtel et s'en revint à Lausanne où l'attendait la chaire d'histoire nouvellement créée à l'Académie de cette dernière ville.

Je n'ai point à parler au long de son professorat. Il s'y voua de tout son cœur, partageant son temps entre de fortes études d'histoire nationale et quelques retours à la poésie. Il eut maints déboires dans son pays natal. La

population des cités provinciales n'excelle point par l'envergure des idées. On ne comprenait pas toujours la manière d'Olivier, une méthode toute nouvelle à Lausanne, où l'exposé des faits s'alliait à une philosophie historique souvent brillante, un enseignement *romantique*, comme le disait un de ses anciens élèves, où l'imagination et la réflexion tenaient une large place. La muse de notre poète souffrit un peu de cette recrudescence de travail. Il fallait consacrer sa gloire naissante de littérateur, d'une solide réputation d'historien. C'est durant ces pénibles années qu'il composa la plupart des œuvres qui se rattachent à l'histoire de son pays, *à la patria Vaudi.* Citons : *Le Canton de Vaud,* en deux volumes, le *Major Davel,* l'*Histoire de la Révolution helvétique dans le canton de Vaud ou du Léman.*

Voici comment M. Eugène Rambert résume l'impression causée par la publication de ces travaux consciencieux d'un chercheur, d'un patriote et d'un poète :

« Quel accueil fit à cet ensemble de travaux le public vaudois ? Un accueil vaudois. On ne sut pas d'abord ce qu'on devait en penser. La manière était nouvelle, le sujet bien vieux. Ecrire deux volumes sur le canton de Vaud ! On fait des chansons sur le canton de Vaud ; parfois même on détourne à sa louange des chansons faites pour d'autres. On dit :

Canton de Vaud
Si beau !

» Mais deux volumes ! Où en serions-nous si chacun se mêlait d'écrire deux volumes sur son père ou sur sa mère ? Pauvre Olivier, vous radotiez assurément.

Quel fruit de ce labeur pouviez-vous recueillir ?

» Il en recueillit, en effet, un fruit assez mince. Le profit fut nul, le succès douteux..... »

Il paraît qu'en terre welsche, l'histoire nationale ne

recueille pas davantage de lauriers que la poésie nationale !

Malgré cette absorption dans une tâche aussi bien remplie que mal récompensée, la muse n'abandonne point Olivier. Comme un oiseau volage qui gazouille sans fin autour du nid de ses amours, elle passe, riante, devant le front baissé de l'historien, frôle les pages poussiéreuses des manuscrits surannés, emplit la chambre silencieuse du bruit de ses ailes agitées, murmure des chansons aux oreilles du poète :

Cessez de hanter ma demeure,
Lui dis-je, on m'attend à mon cours ;
Laissez-moi passer, voici l'heure,
Passer, mes anciennes amours.

Mais, en chaire, ah ! pièges indignes !
Je la vois, aux bancs les plus sourds,
Qui s'assied et me fait des signes,
Des signes d'anciennes amours.

Au même temps parurent les *Deux Voix*, un recueil de vers charmants, où renversant leurs rôles, par un inexplicable et singulier effet psychologique, c'est Mme Olivier qui fait résonner le luth aux cordes d'airain et Juste qui joue des airs de flûte. Tandis qu'elle chante :

L'enfer, tout mugissant de rages éternelles
Qui sous la main de Dieu se plie en blasphémant.
L'homme, tombé d'Eden, orgueilleuse poussière,
Gardant, comme un rayon de céleste lumière,
L'intelligence avide et le remords vengeur
Qui creuse, à chaque pas, son front de voyageur.....

lui module des bluettes gracieuses ou mélancoliques, comme *Jeunesse*, *Promenade*, *A toi :*

Oui, ma belle amie ! ô toi,
Ma compagne solitaire !
Lorsqu'au loin tremble la terre,
A tes côtés serre-moi.
Que nous fait l'aveugle foule ?

Flots à flots, elle s'écoule ;
Et des cent bruits qu'elle roule
Il ne restera plus rien.
Loin de sa rive croulante,
Où naît une herbe sanglante,
Cachons-nous, cachons-nous bien !

Les « *Deux voix* » ne furent pas également prisées du public. Les plaisantins assurèrent que l'une d'elles ne chantait pas *juste*. Le calembour fit fortune. Il n'en valait pas mieux pour autant.

L'insuccès relatif de Mme Olivier s'explique sans se justifier. Dans ce bon canton de Vaud, l'on ne s'imaginait point qu'une femme pût avoir ce vol épique de la pensée, ces accents d'une grandeur mâle où l'âme de la patrie chantait comme plus tard, dans les poèmes sans pareils d'Albert Richard. Toujours une conséquence de cette déplorable étroitesse d'idées que nous avons eu trop souvent à relever, dans le cours de ces pages. Et pourtant il se trouvait, parmi les stances de Mme Olivier, des vers d'une ampleur rare, comme jamais poète romand n'en a trouvé peut-être. Ecoutez cette strophe tirée d'un morceau très-connu : le *Sapin :*

L'arbre a grandi, fier et sublime,
Sur son piédestal glorieux,
N'aimant que l'aigle de l'abîme,
Le soleil, la neige et les cieux.
Il buvait la tiède rosée,
Les parfums qu'à l'herbe embrasée
Enlève un souffle humide et frais ;
Et d'air pur baignant ses feuillages,
Il s'enveloppait de nuages
Afin de s'endormir en paix.

Mais je n'ai point à insister sur cette œuvre. J'y reviendrai dans la partie littéraire de cette étude.

Je ne puis m'empêcher de transcrire au sujet des *Deux voix* un passage d'une lettre où Sainte-Beuve console Juste Olivier de son demi-triomphe :

« Voyez-vous, la gloire n'est pas de ce monde. Le succès est au sot comme au fin, il est à tout le monde et » c'est pour cela qu'il est fait.

» On me dit qu'il y a dans la *Gazette d'Augsbourg* un » article où je suis comparé à Planche et à Janin : » Quoique je fasse en critique, c'est le comble de la » gloire où j'atteindrai. Vos *Deux voix* et les fables de » M. Porchat seront appareillées tout de même, et cela » par les mains les plus habiles et les plus délicates ; » après quoi, il n'y a plus qu'à se tourner vers Dieu, la » seule gloire, ou vers l'ironie, la seule vérité après » Dieu. »

La famille Olivier, au sein de toutes ces émotions, vivait d'une vie assez tranquille, entourée d'un cercle d'âmes d'élite : Ch. Secrétan ; Ad. Lèbre ; Henri Durand et F. Monneron, ce pauvre poète, mort à la fleur de l'âge, dans une sorte de *spleen* extatique, les yeux tournés vers le ciel. On entretenait une correspondance assez suivie avec Mme Desbordes-Valmore, Georges Sand même, et surtout avec Ste-Beuve.

Il me sera permis d'insister sur la profonde amitié qui régnait entre Juste Olivier et le « prince de la critique. » Leurs relations avaient commencé à Paris, en 1830, lors du premier séjour de l'écrivain vaudois dans la grande cité ! Un voyage de Ste-Beuve en Suisse, vers l'année 1837, cimenta l'affection réciproque de ces deux natures si diverses et qui gardèrent jusqu'à la tombe une si touchante et si cordiale estime l'une de l'autre. Dès lors la famille Olivier a une bonne part dans l'existence de Sainte-Beuve. Des lettres fréquentes s'échangent. Le scepticisme railleur du Parisien se fond au contact de cet intérieur vaudois, tout de simplicité rustique et de primitive candeur. Et combien le futur sénateur de l'Empire gagne à être étudié en cette correspondance intime où il déverse le meilleur de lui-même ! Il a des mots d'une sincérité qui va droit au cœur, d'une sentimentalité que l'on ne soupçonnerait point en lui, d'une tendresse, d'une douceur qui parais-

sent étranges chez cet homme du monde blasé et raffiné. Je cite :

« Ce qui m'est plus essentiel que tout cela, écrivait-il » après quelques détails d'affaires, c'est le profond senti- » ment de reconnaissance et d'amitié bien touchée que » j'emporte du séjour d'Aigle, et de cette hospitalité si » cordiale et si bonne que Monsieur votre frère et Ma- » demoiselle votre sœur et vous m'avez donnée. C'est le » souvenir que je garde et garderai à jamais de cette » douce et simple vie dont les exemples m'étaient si peu » connus et qui m'ont rendu tout le parfum des impres- » sions de famille. »

Plus loin, lorsqu'il est fatigué de ses luttes, de ses déboires, de son existence heurtée et vide, il ne peut que s'écrier, avec une boutade de gamin de Paris pour finir :

« Quand je vois vos heureux et romanesques mariages du pays de Vaud, il me prend vraiment regret (par moments) de ne pas m'être laissé marier aussi, pour vivre là, parmi vous, à un demi quart-d'heure de Lausanne, sans jamais remettre les pieds à Paris ; mais on ne m'aurait épousé que pour venir à Paris, et pas si bête ! »

Pour achever de montrer dans quels rapports Juste Olivier se trouvait avec Sainte-Beuve, il suffira de rappeler que, dans un testament en date du 20 avril 1844, le grand critique avait nommé notre poète son légataire universel. « Je lui lègue, écrivait-il, tout ce qui m'appartient en maisons, rentes ou autres propriétés, y compris mes œuvres littéraires. »

Tous les travaux dont j'ai parlé antérieurement furent exécutés à Lausanne, pendant les laborieuses années 1833 à 1842. A partir de 1842, Olivier se voue à la *Revue suisse* qui avait été créée par l'éditeur Marc Ducloux, en 1838. Sa femme compta aussi, dès le début, parmi les collaborateurs les plus assidus et les plus dévoués de cette œuvre nationale qui cherchait à remplir, au point de vue romand, le rôle de la *Revue des*

Deux-Mondes en France. Sainte-Beuve suivit ses amis à la *Revue suisse*. Il envoyait, de Paris, des chroniques littéraires, fines, spirituelles, admirablement renseignées qui restent enfouies hélas ! sous la poussière de quelques bibliothèques vaudoises. Avec des écrivains pareils, le journal n'avait point à douter du succès. Mme Olivier y publia quelques nouvelles sous le pseudonyme de Charles Antigny. Juste, entre autres travaux, un roman de courte haleine intitulé : *Malessert*. Mais peu à peu, les espérances que l'on avait bâties sur la *Revue suisse* se démentirent. Le public vaudois retomba dans ses froideurs d'antan. Juste Olivier l'abandonna à un éditeur neuchâtelois, pour aller chercher fortune littéraire ailleurs — à Paris !

Ce n'était pas que le déclin de la *Revue suisse* et le manque d'empressement de ses concitoyens à récompenser ses vaillants efforts de littérateur national, qui l'engageaient à quitter la Suisse. Dès 1838, la chaire d'histoire qu'il occupait à Lausanne se trouva menacée. D'aucuns jugeaient la chose inutile. D'autres voyaient avec déplaisir un homme tout d'imagination occuper cette place, lorsque des historiens de mérite, comme M. Villemin, attendaient à la porte. Surgirent des complications politiques. Un mouvement populaire très-accentué s'accomplit dans le pays et se dirigea principalement contre l'Académie que, d'après M. Eugène Rambert, « l'on envisageait comme une des forteresses du méthodisme et du doctrinarisme. » Juste Olivier tenta vainement de prouver que le corps enseignant de l'Académie n'avait rien de « méthodiste » et moins encore de « doctrinaire. » Il n'y réussit point. Que faire contre les partis-pris de la foule ?

Messieurs, dit un bon campagnard,
Toutes les vignes sont gelées ;
Les blés furent semés trop tard ;
Nos forêts se sont envolées.

De la Dôlaz quanqu'à Dzaman,
Ecuta-vei cel' infamia !
No n'ain meins eu de tsçous sti an...
C'é, Messieurs, c'é l'Académia.

Ou si l'on désire la traduction de ces quatre derniers vers :

De la Dôle jusqu'à Jaman
Ecoutez donc cette infamie !
Nous n'avons pas de choux, cet an ;
C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

La raillerie n'eut pas grand résultat. Juste Olivier se vit obligé de démissionner, et, le 4 mai 1846, il partait pour Paris, regretté de ses élèves, de ses amis, de tous ceux qui l'avaient approché et connu.

Tout ne fut pas rose là-bas. La famille Olivier ne jouissait point d'une situation financière qui lui permît de ne pas se soucier du lendemain. Ce n'est qu'en usant de la plus stricte économie et en se créant toutes sortes de ressources nouvelles qu'on arrivait à faire face aux besoins du père, de la mère et des quatre enfants.

Juste fonda une espèce de pensionnat où il recevait des jeunes gens de la Suisse romande en séjour à Paris. L'institut prospéra bientôt. Mais il absorba les loisirs d'Olivier au point de lui interdire ses occupations poétiques, dans la mesure qu'il les avait projetées avant de tomber dans la grande cité. Il dut renoncer à sa collaboration d'un moment à la *Revue des Deux-Mondes.* M. Buloz, la grincheuse providence littéraire de toute une moitié du siècle, avait, après bien des hésitations et sur les instances réitérées de Sainte-Beuve, accepté, au commencement des années 1840, quelques essais de Juste Olivier. Seulement il trouvait à notre poète un talent trop imprégné de ressouvenances helvétiques. Il ne lui convenait pas à lui, littérateur financier et cosmopolite, d'ouvrir les portes de son tabernacle à des travaux méritoires certes mais peu susceptibles d'intéresser son vaste public.

L'amour-propre d'Olivier avait d'ailleurs été froissé de certains refus, de certaines difficultés toujours renaissantes. On corrigeait ses articles. On les mutilait. Et dame, lorsque l'on a conscience de sa valeur, on n'est pas sans s'irriter de procédés semblables.

Il fit donc ses adieux à M. Buloz et consacra désormais le temps qu'il n'employait pas aux œuvres nouvelles mises sur le chantier, à envoyer à sa chère *Revue suisse* des chroniques parisiennes dans le genre qu'avait inauguré Sainte-Beuve. Olivier sut tellement bien remplacer le maître qu'on ne s'aperçut de rien à Lausanne.

Je ne décrirai pas au long toutes les péripéties de l'existence de notre poète, durant les cinq lustres qu'il coula en terre française. Sa position financière y gagna. Sa renommée littéraire, sans s'accroître beaucoup en dehors d'un cercle d'amis et de lettrés, grandit, dans sa patrie, de tout le prestige des absents. Il retrouva ses anciennes amitiés et en noua d'autres non moins précieuses : Adolphe Monnod, le pasteur Bridel, Gleyre, Ch. Clément, le critique savant des *Débats,* Planche, Marc-Monnier, Michelet, Champfleury, Fritz Berthoud, Mickiéwicz, Tewiansky et surtout Sainte-Beuve.

Il revêtit quelques fonctions officielles. Emile Souvestre, qui l'appréciait, et qui venait d'être nommé professeur à la chaire de langue et de littérature française, nouvellement établie au Collège de France par la République de 48, se l'adjoignit à titre de maître de conférence. Malheureusement la durée de cette création éminemment utile fut des plus éphémères, puisqu'Olivier n'y put guère professer qu'un an.

On se souvint également de lui lorsqu'il s'agit de fonder des cours de lecture du soir pour les ouvriers. Mais la jeune République s'effondra bientôt et les cours de lecture avec elle.

En 1858, il fut chargé de l'enseignement de la langue et du style à l'école de la Chaussée d'Antin. Cette insti-

tution formait une sorte d'école supérieure fréquentée par les jeunes filles protestantes. Dans ces nouvelles fonctions, et même en dépit des démêlés qu'il eut avec le conseil de surveillance, il s'efforça de détruire la vieille routine grammaticale et de s'affranchir du joug aridement tyrannique de *Noël et Chapsal,* le guide-âne littéraire de tous les pédagogues d'alors.

Néanmoins, bien que sa position de fortune s'améliorât, elle n'avait rien de brillant. La vie est coûteuse à Paris. Et les ressources ne sont pas extraordinairement faciles, pour un étranger et pour un poète, dans cette cité où la poésie court les rues.

« Notre vie, écrivait-il à sa mère, est très-assujettie, très-sévère... La vie de Paris, pour tout le monde, au reste, est une vie très-dure, dont ailleurs on ne peut avoir d'idée. »

Le nombre des pensionnaires de son institut augmentant, il fut obligé d'acquérir une maison, *Place Royale,* où l'élite des illustrations parisiennes se rencontrait parfois. Des éclaircies de soleil brillaient ainsi, de temps à autre, au ciel sombre de son existence. Il supportait d'ailleurs les revers de la destinée avec cette douce résignation chrétienne qui ne l'abandonna jamais.

Bien des tristesses cependant vinrent l'accabler. Son jeune fils, Arnold, mourut, après de longues souffrances. L'aîné, qui était entré à l'Ecole centrale, et qui donnait les plus belles espérances, s'enfuit du toit paternel et s'en alla tomber sur les champs de bataille, en Amérique, durant la terrible guerre de sécession. Ce qui le soutenait, plus encore que ses convictions religieuses, c'était l'admirable affection de sa femme, un amour de toutes les heures, de toutes les minutes, qui ne se relâcha ni dans les joies ni dans les adversités, toujours plus dévoué, plus consolateur, plus fidèle.

Ces détails m'ont retenu, moins longtemps que je ne le désirais, mais assez pour me faire oublier les œuvres que

notre poète a livrées pendant son séjour de vingt-cinq ans en France.

D'abord les *Chansons lointaines,* publiées en 1847 à Paris, mais qu'Olivier avait emportées de Suisse avec lui. « Ces chants, disait-il dans l'introduction, ont été composés au souffle du pays natal, du pays des montagnes et des lacs, vers lequel ils retournent, que le vent des passions les tolère ou les repousse. *Et nolenti patriæ.* »

Il n'est peut-être pas de recueil où l'âme d'Olivier se soit exprimée davantage et toute entière que dans ses *Chansons lointaines.* Il s'est, pour ainsi dire, incarné en elles. Il y a mis tout son être, toutes ses aspirations, tous ses enthousiasmes, tous ses regrets, toutes ses douleurs et toutes ses amours. Lisez-les d'un bout à l'autre, méditez-les, comprenez-les. C'est la quintessence de la personnalité d'Olivier.

Toutes les *Chansons lointaines* ne sont pas des chansons. Cependant la plupart en ont le rhytme et peuvent être adaptées à des mélodies. La plupart ont aussi le refrain, cet attribut essentiel du genre.

Les poésies politiques de ce volume ont perdu bien de leur saveur. Les hommes et les choses changent vite de notre temps — les œuvres qu'on leur a dévolues aussi. Par contre, il reste une foule de pièces qui dureront, si tant est que le meilleur d'un esprit élevé, comme Juste Olivier, soit destiné à survivre. *Où s'en vont les jeunes filles,* par exemple, les *Marionnettes,* cette adorable fantaisie que l'on n'a point surpassée ; *Pardonnons-nous* ; la *Recherche* ; la *Galère d'amour* ; le *Messager,* et tant d'autres morceaux que rien n'égale dans la littérature poétique de la Suisse romande.

Je ne m'arrêterai point à *Suze-Léonard,* un roman dans un rêve, pas plus qu'à M. *Argant et ses compagnons d'aventure* et deux nouvelles en vers : *Méléna* (1861) et *Donald* (1865) qui n'offrent rien de très-saillant. Tout

cela ne comptera guère, lorsque, dans l'œuvre d'Olivier, on fera la part de la postérité.

Par contre, je tiens à dire un mot, en passant, des deux derniers romans en prose de Juste Olivier : Le *Batelier de Clarens* (1861) et le *Pré aux Noisettes* (1863). Ces volumes valent bien une mention spéciale.

Le *Batelier de Clarens* est devenu plus ou moins populaire. L'auteur nous transporte en plein sol vaudois, sur les rives du Léman, et nous fait assister à toute une série de tableaux campagnards pris sur le vif, la plupart du temps. Je veux bien que la manière descriptive y abonde, que les caractères ne sont pas tous d'une vérité frappante et que Juste Olivier épilogue sans relâche sur le thème de l'amour. De là un peu de monotonie. Mais il y a de belles scènes, bien autrement saisissantes que celles de son frère Urbain, dans ses romans évangélistes, des scènes que Bitzius eût signées et qui sont toutes palpitantes de vie vaudoise, — qui sont *nature*, dans la plus large acception du mot.

Je n'en dirai pas moins du *Pré aux Noisettes* que M. Eugène Rambert considère comme le meilleur des romans de Juste Olivier. Il y a sans doute moins de longueurs et plus d'observation que dans le *Batelier de Clarens*. Mais je préfère cette dernière œuvre, dans sa poésie sentimentale et vague, ses rêveries, ses descriptions à la Jean-Jacques, son idéalisme, un tantinet nuageux, mais charmant.

On sera fort étonné d'apprendre que les nouvelles et romans de Juste ont eu beaucoup moins de succès que les traités de morale d'Urbain Olivier. Et cependant quelle supériorité de ceux-là sur ceux-ci ! Je n'entends point nier à l'auteur de l'*Ouvrier* un certain talent de conteur et une âme de chrétien. Bien des bas-bleus d'Outre-Manche, qui inondent le marché littéraire de ces productions somnolentes et fastidieuses que l'ennui universel a nommées « romans anglais » bien des bas-bleus

d'Outre-Manche ne manquent point de toute habilité et savent distiller aussi convenablement leur *opium* romanesque. Mais cela suffit-il ? Est-ce travail artistique que cela ? Non, jamais.

M. Urbain Olivier, dont je ne méconnais pas tout le mérite, relève heureusement ses fadeurs religieuses et sa propagande orthodoxe d'un sérieux fonds d'observateur. Quand nous l'avons lu, si nous ne nous sommes point amusés, nous avons pénétré jusque dans les plus secrets recoins du peuple et du pays de Vaud ; nous en avons étudié les mœurs, les habitudes, les qualités, les travers, la nature. Ce n'est pas rien, je l'avoue. Est-ce assez ? Autre question. Du reste, la langue de Juste Olivier sort autrement du style courant, de la prose ordinaire, que celle de son frère. Toutes les délicatesses du poète, les émotions du cœur sensible, la langueur charmeresse du rêveur s'y retrouvent, unies, confondues comme les fleurs d'un bouquet. Et le style, n'est-ce pas la moitié de l'œuvre devant l'avenir ?

Il m'est un peu triste d'avoir à m'appesantir sur ces choses. Mais cela me donne l'occasion de protester énergiquement contre une manie que « l'industrie des pensionnats » n'a pas été sans enraciner fortement dans la Suisse romande.

Savez-vous ce que l'on a reproché le plus à Juste Olivier dans ses romans ? La liberté de sa plume et de ses personnages ! On ne comprenait pas comment un homme, religieux après tout, point immoral, pouvait traiter l'amour ou flageller le vice d'une certaine manière. *Schoking* ! soupiraient les *miss* vaudoises, anglaises et autres qui n'admettent dans le roman que leurs rêvasseries éthérées et qui n'ont pas la moindre notion de la vérité littéraire. Quand un public de cette sorte se mêle de donner le ton à l'opinion, tant vaudrait se faire trappiste que littérateur.

Voilà quels sont les fruits de l'esprit sectaire, de la religiosité excessive, du puritanisme absurde en honneur

auprès de l'orthodoxie calviniste. Il n'y a plus moyen de se vouer à un art quelconque dans de pareilles conditions. Il ne reste plus qu'à mettre à une sauce romanesque le premier principe de morale venu et à sanctifier cela de quelques chapitres évangéliques. Une belle perspective !

Et pourtant, s'il fut un écrivain soucieux du respect professionnel, un esprit honnête, aux pures inspirations, c'est bien Juste Olivier. Qu'importe ! On lui criait de toutes les feuilles *mômières*, et de toutes les sacristies : « Quand on a l'honneur d'appartenir à la religion que vous professez, on a des convenances à garder dans le choix des sujets. » *Sancta simplicitas !*

Ainsi, tandis que lui, le poète, l'artiste, se heurtait à toutes ces étroitesses et ces sottises, le « *roman anglais* » fleurissait de Coppet à Montreux et l'on vendait trois éditions de la *Fille du forestier* pour quelques volumes du *Batelier de Clarens !.....*

Mais voici les *Chansons du soir*. Arrêtons-nous !

Le soir, quand on est deux dans l'ombre qui s'amasse,
Et monte à la fenêtre où l'on aime à s'asseoir,
Il nous revient des airs qu'on se chante à voix basse,
Le soir.

Le soir, quand on est vieux, dans l'ombre qui s'avance
Pour nous conduire au terme où l'on ne peut rien voir,
Il nous revient des airs que chantait notre enfance,
Le soir.

Le soir, quand on est deux dans l'ombre à se comprendre,
Fut-on bien loin du temps où tout brillait d'espoir,
Le cœur chante toujours ce chant qu'il sait nous rendre,
Le soir.

Le soir, lorsque du sien le grillon nous régale,
N'eut-on pas plus de voix que lui dans son trou noir,
On chante, comme chante une vieille cigale,
Le soir.

Tout le livre est dans ces quatre strophes, triste, résigné, serein. Quelle profondeur d'accent ! Voilà un poète. Ce n'est pas de la versification précieuse à la manière de nos rimeurs contemporains. C'est de la poésie, et de la plus touchante et de la meilleure que je connaisse. J'ai relu des fois et des fois ces vers qui ouvrent le recueil des *Chansons du soir*. Je les relirai souvent encore. Mais nulle part et dans aucun auteur, je n'ai senti plus d'âme, plus de pénétrante émotion. Le volume tout entier est dans ce ton. La vieillesse arrive. On regarde en arrière et l'on jette sa dernière pensée d'amour aux rêves envolés, aux illusions mortes.

Je reviendrai plus tard, dans la partie critique de cette *Etude*, aux pièces principales des *Chansons du soir*. Mais j'ai tenu, dès l'abord, à saluer ce qui reste, avec les *Chansons lointaines*, le plus durable chef-d'œuvre de la poésie romande — de notre poésie nationale.

A Paris, les jours passaient et se ressemblaient. Une de ses filles se maria, et son fils Edouard débuta heureusement dans les affaires. Il semblait parfois aux « deux voix » que le crépuscule de leur vie allait en être l'aurore et qu'elles jouiraient au soir, de toutes les félicités du matin.

Juste Olivier, moins tourmenté par la *res angusta domi*, par la gêne, pouvait se livrer avec plus d'ardeur à ses travaux aimés. Les plus célèbres écrivains de Paris le recherchaient. Il fut invité à ces fameux dîners du lundi, présidés par Sainte-Beuve et où se rencontraient presque toutes les illustrations de la littérature parisienne, Gautier, Renan, Baudelaire, Mérimée, Paul de Saint-Victor, Schérer, Georges Sand, etc.

Mais l'ébranlement formidable, causé par la guerre de 1870, vint détruire ce commencement d'avenir heureux. Juste Olivier, qui se trouvait en province, ne put rentrer dans la capitale. Son fils vit sa carrière fatalement interrompue. La vaste maison que notre poète avait achetée,

quelque vingt ans auparavant, *Place-Royale*, non sans se charger d'une dette considérable, perdit la moitié de sa valeur. « C'est ainsi, dit M. Eugène Rambert, qu'au moment où Olivier pouvait se flatter d'en avoir fini avec les difficultés matérielles de l'existence, il s'y vit replongé plus avant que jamais. Il avait soixante-trois ans, et il lui fallait recommencer une carrière, non seulement pour gagner son pain, mais pour suffire à des obligations écrasantes, seule fortune qui lui restât de toute une vie de travail. »

A partir de cette heure pénible entre toutes celles de sa pénible carrière, Olivier vint s'établir au chalet de Gryon pendant l'été. Sa femme y passait toute l'année. Lui se retirait, en hiver, dans un second chalet situé au fond du même val, une sorte d'oasis où coule l'Avançon. Il travaillait pendant toute la belle saison, préparant des cours et des conférences qu'il s'apprêtait à donner, dans les principales villes de notre pays, à Lausanne, Genève, Neuchâtel. Il gagnait sa vie de cette façon. Puis, quand il avait terminé ses pérégrinations littéraires, il retournait s'enfouir au chalet de Gryon, près de la famille chérie.

Ah ! ce ne fut point sans de cruels serrements de cœur qu'il descendait de son nid de poète, pour courir après cette petite monnaie de la gloire qu'on ramasse dans ces cours et conférences à tant l'heure ! Son âme fière répugnait à cette sorte de déchéance littéraire. Mais il fallait vivre, satisfaire à de lourdes obligations contractées à Paris, lors de l'achat de sa maison *Place Royale*, tenir un train de vie modeste, mais convenable, étant données les visites de personnages célèbres qui venaient souvent demander l'hospitalité de Gryon.

Ses tournées littéraires qui avaient eu dès l'abord un succès relatif, lui attirèrent bientôt moins d'auditeurs. On se fatiguait à entendre toujours le même Juste Olivier — un grand poète, soit, mais un compatriote ! D'ailleurs on ne le jugeait pas assez systématique, pas assez empreint

de l'esprit de routine. Il butinait dans ses conférences, volant de fleurs en fleurs. Il n'avait pas le don de s'assujettir à un thème fixé et de n'en point sortir. Or, ce qu'attendait l'auditoire ordinaire d'Olivier, c'était un cours suivi, méthodique, où l'on pût apprendre certaines choses indispensables, mais rien d'autre.

Il envoya, quelques mois, des chroniques fantaisistes au *Journal de Genève*. Mais la *déveine* le poursuivait. Il dut y renoncer. La solitude se faisait toujours plus complète autour de lui et surtout autour de son œuvre. On lui reprochait de se vouloir imposer, comme Lamartine en ses dernières années, et d'essayer une spéculation aussi financière que littéraire sur le compte de son talent passé. Et puis lui-même perdait de ses forces et de son courage tous les jours. Songez à quelles amertumes il était réduit, lui l'auteur du *Canton de Vaud*, du *Batelier de Clarens*, des *Chansons du soir !* Avoir tant aimé son pays pour en être si mal aimé !

Il donna encore deux volumes : son *Théâtre de société* où se trouvent quelques délicieuses bluettes qui évoquent le souvenir des *Caprices* de Musset, et *Sentiers de Montagne*, un mélange de vers et de prose où l'on distingue surtout un poème intitulé : *Jean Wysshaupt* et conçu dans le genre de *Donald*.

Le succès avançait moins que la mort. Dès 1874, il se sentit atteint d'un mal incurable qui le confinait dans sa chambre et qui devait le conduire au tombeau. Il n'avait pas à pleurer beaucoup avant de rentrer dans la grande nuit. Pourquoi regretter cette vie ? Est-ce que toutes ses chimères ne s'étaient pas évanouies, et ne voyait-il pas les dernières s'éteindre, comme des étoiles filantes, au soir de sa carrière ? Il était rassasié de ce monde. Ses croyances religieuses, d'un spiritualisme très-ardent, lui faisaient rêver une éternité de délices :

Quand aurons-nous enfin des ailes,
Quand pourrons-nous nous poser là
Au-delà ?
Au-delà ?

Comment, après toutes ses fatigues, toutes ses déceptions, toutes ses misères, n'aurait-il pas éprouvé cette *gentilezza del morir* dont parle Léopardi ? Comment n'aurait-il point préféré « l'au-delà, » fut-ce l'Inconnu, le Néant, à la tourmente humaine qui l'avait emporté du berceau d'Eysins au cercueil de Gryon ?

Il a trop vécu. Comme son *Donald,* il n'a plus qu'une pensée :

Un désir
Un désir,
Un désir :
Finir !

D'ailleurs tous ses amis s'en vont. Sainte-Beuve, le mieux aimé de tous, Gautier, Vinet et d'autres. Ses forces déclinent. Sa désespérance augmente. L'heure sonne de s'endormir à jamais...

Juste Olivier s'éteignit à Genève, doucement, le 7 janvier 1876, en murmurant : « Priez pour moi ! »

III

Juste Olivier, a écrit quelque part M. Amiel, un charmant poète genevois, Juste Olivier est surtout lyrique. En effet, il a épuisé toutes les notes du lyrisme, depuis l'ode jusqu'aux pièces fugitives qui ne sont pas le moindre ornement de ses recueils. Du sentiment, toujours du sentiment et encore du sentiment, tel est le caractère saillant de toutes les productions poétiques du chantre des *Chansons lointaines.* Une âme très-impressionnable, très-délicate, qui vibre à toutes les émotions de la vie, un esprit religieux, mystique à certaines heures, ayant soif d'idéal et d'infini, une organisation merveilleuse d'artiste profond et *chercheur,* un amour insondable pour le con-

soler dans ses tristesses et ses déconvenues, une famille souvent éprouvée mais tendrement chérie, la passion du sol natal, de la patrie suisse et vaudoise, du Léman, des Alpes, des montagnes jurassiennes — que fallait-il d'autre à Juste Olivier pour être un poète national dans toute la force du terme ? Aussi bien, quoiqu'on l'ait méconnu souventes fois dans le cours de sa longue carrière, il viendra le jour où bonne justice lui sera rendue et où l'on acclamera, sans réticences, sans arrière-pensée, sans envie, le plus original et peut-être le plus immortel de nos écrivains romands, — si tant est que la vraie gloire ne soit pas un vain mot.

Je me réserve de présenter, à la fin de cette étude, quelques considérations générales sur l'œuvre, l'influence et le talent d'Olivier. En attendant, jetons un coup d'œil rapide sur les travaux poétiques, démêlons-en le bon et le médiocre, avec toute l'impartialité sympathique d'un ami littéraire ; — ces amitiés valent bien les autres pour garder intacte la mémoire des trépassés.

J'avoue avoir été fort embarrassé dans la manière de porter mon jugement sur les poésies de Juste Olivier. Fallait-il me contenter d'une appréciation *grosso modo ?* Etait-il préférable de prendre les volumes, l'un après l'autre, dans l'ordre de leur publication ? Ne convenait-il pas d'imiter les éditeurs des *Œuvres choisies* et de former des groupes, à chacun desquels on rattacherait les pièces de vers qui semblent être le fruit d'une inspiration commune ? Les catégories établies par les éditeurs dont je viens de parler n'avaient-elles pas quelque chose d'arbitraire et surtout de confus ? En somme ne serait-il pas plus logique de procéder à une classification moins compliquée et de se borner à deux ou trois séries de poèmes qui seraient destinées à embrasser l'œuvre entière du rêveur d'Eysins ? Toutes questions que je me suis posées et que j'ai longtemps méditées.

En fin de compte je me suis arrêté au dernier parti.

Et pour de très-concluantes raisons. D'abord j'évitais l'obscurité, — avantage essentiel. Puis, comme j'avais déjà, dans la partie biographique de cette notice, fait l'historique des œuvres d'Olivier, il n'y avait aucune utilité à récidiver. Au reste, je n'ai point ici à m'asservir au rôle de critique minutieux et je ne tiens qu'à examiner le travail de Juste, dans son ensemble, sans m'arrêter aux productions hâtives ou passagères que le temps emporte et que personne ne lira plus demain.

C'est en me plaçant à ce point de vue que je me suis borné à une catégorisation triple : *Poèmes suisses ; Poèmes rustiques ; Poèmes intimes.* Je ne donne point mon idée comme excellente. Mais elle me paraît assez pratique. On en jugera.

Pour ne point me heurter à la confusion dans laquelle j'ai eu surtout à cœur de ne pas tomber, je me conformerai à l'ordre que j'indique ci-dessus.

*
* *

D'abord, aux *Poèmes suisses !* Je ne reviendrai plus à *Julia Alpinula* ni même à la *Bataille de Grandson.* Je crois en avoir dit suffisamment dans la première moitié de cette étude. Ce sont essais de jeunesse, encore imparfaits, où se révèlent cependant des dispositions poétiques que l'âge et l'expérience consacreront.

Un des morceaux les plus importants de cette série a pour titre : *Le canton de Vaud.* Le genre descriptif y tient une place considérable, mais il n'a rien de la prétention boursouflée ni de l'élégance pédantesque de l'école des St-Lambert, Delille et autres rimeurs aussi peu inspirés que bien oubliés. Le poème date de 1831. Nous sommes en pleine période d'effervescence romantique. Les *Méditations* ont paru et laissé dans toute la France une inaltérable admiration. Victor Hugo s'est posé en rival de Lamartine dans ses *Odes et ballades,* ses *Orientales* et ses *Feuilles d'Automne.* Le correct et majestueux Alfred de

Vigny chante *Elva*. Musset folâtre, à l'extrême gauche du romantisme, entre *Don Paez* et la fameuse *Ballade à la Lune*.

Notre poète, lors de son premier séjour à Paris, s'est trouvé dans la société de presque tous les coryphées de la nouvelle école. Il est resté national, mais il est devenu romantique, non point par système, mais parce qu'il entrevoyait dans les tendances de la poésie, représentée par Hugo et Lamartine, une forme plus naturelle, plus vivante de l'Art que dans les vieux clichés classiques. La rime est soignée, le vers harmonieux, l'inversion rare. Ce n'est pas encore la perfection parnassienne d'un Banville ou d'un Lecomte de Lisle. Mais il y a progrès très-sérieux sur les pastiches à la Baour Lormian en vogue dans la Suisse romande. Ainsi l'on ne ferait plus guère rimer « austère » avec « mère » et l'on n'écrirait plus des vers comme ceux-ci :

Ce *lac qu'en* vain je veux *chasser de mes tableaux*,

Ou

J'aime du *vert* matin l'humide et frais sourire.

Ou bien

Tous souvenirs de gloire et *d'un âge plus doux*.

Ce sont des ressouvenances classiques dont Olivier n'avait pas su se dépouiller entièrement. Ces légers défauts de versification sont largement compensés par de très-beaux alexandrins :

Là, Morges se cachait près de ses grands roseaux
Que le vent fait gémir et trembler dans les eaux ;
De son donjon royal dominant les villages,
Wufflens m'apparaissait comme un tombeau des âges
Où l'étranger, qui monte au sommet du vieux fort,
Sent partout la fraîcheur du souffle de la mort.

Puis la Côte riante et ses blanches maisons
Ceintes de pampres verts dans les belles saisons,
Je la voyais, plus bas, sous les brumes mobiles ;
Devinant les hameaux groupés autour des villes,
Je cherchais à saisir s'il ne m'en viendrait pas
Des romances d'amour et des chants de soldats.

Ne croirait-on pas lire du *Brizeux* vaudois ? Et ces vers délicieux ne rappellent-ils pas le chantre des plages bretonnes et des antiques châteaux d'Armorique ?

O rochers d'Azeindaz, val qui touche les nues,
Où la lune à minuit descend sur le glacier ;
Chalets de Taveyanne ; ô forêts bien connues
Que rougissait la fraise aux parois du sentier ;
Fraîches îles d'Ormont, en des lacs de verdure,
Où l'érable, le soir, frissonne au long murmure
Qui vient des Diablerets sur la cascade obscure ;
Neiges, ponts du chamois qu'il ne fait pas plier !...

Voici du Brizeux maintenant et du meilleur. Que l'on fasse la comparaison. Elle n'est pas au désavantage de Juste Olivier :

Toujours tu brilleras parmi mes rêveries,
Paroisse verdoyante aux collines fleuries.
O terre dont les pieds plongent dans le Léta
Et qui reçut, d'un saint, ce doux nom, Lô-Théa ;
Tout enfant, je t'aimais pour ce beau nom sonore,
Aujourd'hui, Lo-Théa, je t'aime plus encore
Pour les riantes fleurs d'innocence et d'amour
Qu'en passant sous tes bois, j'ai pu cueillir un jour.....

Changez les noms propres, vous vous demanderez quels vers sont de l'auteur de *Marie*, quelles strophes sont d'Olivier. Il y aurait lieu, si j'en avais le loisir, de faire un rapprochement très-intéressant entre ces deux natures de poètes intimes et subtils.

Ce poème du *Canton de Vaud* reste, malgré quelques menus défauts, l'une des plus charmantes pages d'Olivier. Il y court un souffle patriotique, à la fois attendri et puis-

sant. L'enfant du pays et le poète chantent à l'unisson leur patrie et leurs amours.

Il me plaît de rattacher à ce poème, un des premiers morceaux publiés par Juste Olivier : *L'avenir*. Cette pièce de vers est dédiée aux étudiants de Lausanne. Son but est tout dans son titre. J'y relèverais sans doute quelques obscurités et pas mal de longueurs, surtout dans la moitié qu'il a écrite en 1831. La fin qui a été composée en 1845 est bien moins sujette à des critiques de forme.

C'est un appel fiévreux à la jeunesse, une évocation passionnée de toutes les forces vives du pays pour régénérer le présent et entrer dans l'avenir sans défaillances ni regrets.

Jeunes Vaudois; que vous dirai-je encore ?
C'est bien assez, si vous m'avez compris. —
Quand vous voyez ce que le temps dévore ;
Quand le présent lui-même a ses débris ;
Ne craignez rien ! C'est une œuvre sublime
Qui s'accomplit, sous d'invisibles pas.
Vers le passé ne vous retournez pas ;
De l'avenir déjà brille la cîme. —
Ainsi nos monts ont leurs pieds dans la nuit
Que leur sommet, tout seul, s'enflamme et luit.

Je ne souscris point à tous ces vers. L'idée en est grande et presque toujours heureusement exprimée. C'est beaucoup.

Parmi les *Chants nationaux* de Juste Olivier, il en est d'admirables. Tout le monde sait cela, car tout le monde les a chantés. Ils sont, pour la plupart, classiques en Suisse. Qui n'a entonné dans sa jeunesse, le *Cri de guerre?*

Dans nos cités, dans nos villages,
Un cri de guerre est descendu.
L'écho des monts et des rivages
A ce signal a répondu.

Au bruit du vent, tremblent nos toits rustiques ;
La foudre luit et gronde autour de nous.
Ne craignez rien, petites Républiques !
La liberté veille sur vous.

Ce sont là des accents patriotiques sincères qui vont au cœur et l'enflamment. Et s'il y a quelque chose en Suisse pour bien entretenir nos sentiments d'indépendance, je ne connais rien de plus efficace que ces chants nationaux appris sur les bancs de l'école et qui vous restent, durant toute la vie, là, dans la poitrine, comme une image vivante de la patrie.

L'*Union* composée pour le Tir fédéral de 1828 ne renferme pas de moins beaux vers. Je n'en dirai pas autant du *Chant de paix*. Mais voici l'*Helvétie,* notre *Marseillaise* à nous, mais une *Marseillaise* de concorde, de confiance et d'amour, si sereine et si touchante que je ne sais rien de plus inspiré dans aucune langue :

Il est amis ! une terre sacrée,
Où tous ses fils veulent au moins mourir.
Du haut des monts dont elle est entourée
Lequel de nous la vit sans s'attendrir ?
Cîmes qu'argente une neige durcie,
Rocs, dans les airs, dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie ! Helvétie !
C'est toi, c'est toi que nous aimons toujours !

La liberté, depuis les anciens âges,
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent tes sapins.
Là, sa voix forte éclate et s'associe
Avec la foudre et ses roulements sourds.
A cette voix, Helvétie ! Helvétie !
Nous répondrons, nous qui t'aimons toujours.

Nous qui t'aimions, nous qui de cîme en cîme,
Etions si fiers de ton rude sentier,
Si nous pleurons, nous penchant sur l'abîme
Que tu te plais parfois à défier ;

Si nous rions dans ta nue épaissie,
Comme l'on rit quand on crie au secours,
Tu le sais bien, Helvétie ! Helvétie !
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours.

Je ne puis assez insister sur la beauté de ces stances. Elles sont comme l'idéal des chants nationaux et les Suisses les rediront longtemps.

Quelque regret que j'en aie, il faut me borner à citer : le *Vieux Laharpe, Jeune Helvétie,* les *Derniers combattants*, pour saluer les *Chansons helvétiques* qu'Olivier a composées pour la Société de bienfaisance de Paris. Elles sont au nombre de trois, également dignes de toutes nos louanges. J'hésite entre la première et la seconde. Voici deux strophes de l'une et de l'autre. J'aimerais tout donner, mais l'espace et le temps me manquent :

Quand nous étions jeunes sur la montagne
Quel horizon s'étalait à nos yeux !
Et, dans les airs, quels châteaux en Espagne !
Rêves d'azur ou même d'un peu mieux.
D'azur ou d'or, de fumée ou de flamme,
Sont-ils tombés au souffle des autans ?
Restons du moins jeunes de cœur et d'âme,
Soyons amis comme on l'est à vingt ans.

Ecoutez la dernière strophe de la seconde de ces chansons :

Mais voyez-vous, battu des vents contraires,
Cet homme errant, sans travail et sans pain ?
Ses yeux aussi, car c'est un de nos frères,
Rêvent aux lacs, aux grands bois de sapin.
Ah ! tendons-lui notre main fraternelle !
Aidé, guidé, qu'il renaisse à l'espoir !
Pays des monts, qu'à nos cœurs il rappelle,
Dans l'œil d'un frère, il est doux de te voir.

Est-il besoin d'ajouter des éloges à ces citations ? Béranger a-t-il rien fait de plus beau, de plus parfait ?

J'en arrive aux chansons politiques d'Olivier. On n'ignore pas ce que valent et ce que durent des productions de cette sorte. Elles naissent et meurent avec les événements et les hommes qui les ont suscitées, surtout lorsqu'elles ont pour objet des faits locaux dont l'histoire ne s'occupera point et que personne ne recueille. Les Vaudois ont de l'esprit, mêlé de sel attique et de brio gaulois. Ils ne possèdent sans doute pas la vivacité, l'à-propos du Parisien. Mais ils ne sont rien moins que dépourvus de ce « petit coin moqueur » dont Olivier nous parle dans une de ses lettres.

Notre poète, mieux que tout autre, maniait et tournait l'épigramme, chansonnant, de façon preste, choses ridicules et petits grands hommes. Désirez-vous quelques extraits de ces bluettes humoristiques? Lisez :

Quand on aimait, sans phrase aucune,
On le disait bien tendrement ;
On n'allait pas faire à la lune
Maint triste et mauvais compliment.
On aurait su fort mal décrire
Son cœur, dire au long ce qu'il a ;
Mais on ne pleurait pas pour rire.
Hélas ! qu'y faire ?.,. enfin, voilà !

Oui, c'est fini ! tout dégénère.
Notre vieux monde est tout gâté ;
Il entre dans la nouvelle ère
Où l'on s'ennuie en liberté.
Dès qu'on fit les rois en fabrique,
Celui d'Yvetot s'en alla.
Il n'est resté que sa bourrique.
Hélas ! qu'y faire ?... enfin, voilà !

Ceci est tiré du *Bon vieux temps helvétique.* Voulez-vous quelque chose de plus agressif? Le *Bon conservateur* vous satisfera :

Je ne suis pas de ceux qui ne respirent
Qu'orage, trouble et révolution.
De lutte en lutte, ainsi nos maux empirent.
J'aime la paix, je hais l'ambition.
Pourquoi ce bruit qui toujours me réveille ?
Mon lit est fait ! Dans un songe flatteur,
J'y dors si bien sur l'une et l'autre oreille.
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Tel qui descend le matin, dans la rue
Ne sait où prendre hélas ! son pain du soir.
La faim le presse, il cherche, il s'évertue ;
Presque toujours il finit par l'avoir.
Oh ! l'appétit est un bon chien de chasse !
Moi, je n'ai plus celui d'un sénateur ;
Pourtant je dîne et prends ma demi-tasse.
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Ce sont, en somme, boutades très-gaies et point méchantes, empreintes d'une bonhomie railleuse, mais d'une finesse souvent remarquable. Avez-vous remarqué ce *presque* du second couplet et cette excellente réflexion bourgeoise :

Oh ! l'appétit est un bon chien de chasse ! ?

A Bas, A mon ami Euler, ce malheureux qui n'a rien

Que de l'esprit et du courage,

Le chant d'un Egalitaire sont de bien jolies bluettes où il n'entre point de rancune. C'est peut-être le talent suprême, dans les chansons politiques, de frapper sans blesser.

Quand j'aurai mentionné, dans un autre ordre d'idées, des pièces de vers d'une poésie plus haute et plus grave : *Les héros helvétiques,* les *Pèlerins suisses*, *Et in Arcadia,* la *Suppliante* et *Pardonnons-nous,* j'aurai terminé cette première partie de ma tâche. On a vu ce qu'était le poète patriote. Il est de fortifiantes leçons à puiser dans tout ce qui touche à la Suisse en ces poèmes élevés et sereins.

Espérons qu'on ne l'oubliera jamais et qu'on se rappellera surtout cette magnifique strophe de *Pardonnons-nous :*

Est-ce trop tôt pour dire : plus de haine,
Plus de défis, plus d'injustes clameurs ?
Non, non, j'en crois cet esprit qui m'entraîne
Et qui demande à rapprocher les cœurs.
Vents ! soutenez de vos ailes contraires,
Mes chants de paix encor mal affermis !
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

*
* *

Arrivons aux *Poèmes rustiques !* Ce n'est pas que la muse champêtre d'Olivier se borne à célébrer les vallons fleuris, les forêts ombreuses, les travaux agrestes. Elle va plus loin et vise plus haut. Nos plaines sont tout entourées de montagnes et les Alpes resplendissent là-bas, dans leur immaculée blancheur. Une lyre suisse ne pouvait se borner à décrire les scènes d'intérieur et les sites paisibles de la campagne vaudoise. Les sommets attirent le poète. Il regarde toujours vers les cieux quand il est lassé de la terre, et, dans notre magnifique patrie, il découvre des sources profondes d'inspiration en s'abîmant dans la contemplation des cîmes.

Aussi ne trouvera-t-on pas, dans ces *Poèmes rustiques* que des tableaux du genre, des églogues et des idylles, mais encore des chants de la montagne, de vives peintures alpestres où le lecteur entrevoit, en montant avec le poète, depuis les pâtres jouant de la flûte au milieu des troupeaux jusqu'à l'aigle royal qui prend son vol tournoyant, et qui va baigner ses grandes aîles déployées dans l'immensité bleue de l'infini.

La poésie champêtre ! On l'a bien longtemps oubliée, méconnue et surtout faussée ; dans la littérature française plus que dans tout autre. Les glorieux chantres de la na-

ture antique, Théocrite, Virgile, ont peu laissé d'imitateurs chez nous. Le Moyen âge fut trop engoué de la chevalerie batailleuse pour s'arrêter aux charmes de la vie rustique. Le XVIe siècle, cet âge trop dédaigné du renouveau littéraire, n'y a guère songé non plus. Les écrivains du temps de Louis XIV avaient autre chose à faire. Mme Deshonlières, malgré quelques bucoliques médiocres, n'ose guère ambitionner le nom de poète de la Nature.

Chose étonnante ! C'est le XVIIIe siècle, l'époque de la philosophie audacieuse et de la galanterie frivole, qui nous a ramené aux églogues virgiliennes. Mais combien les imitateurs sont au-dessous des modèles ! Combien toute cette poésie des St-Lambert, des Boucher, des Delille est prétentieuse dans ses fadeurs ! Que nous sommes loin des *Géorgiques !*

Il appartenait à notre siècle de revenir aux traditions de la poésie rustique, comme l'ont comprise les Grecs et les Latins. Et ici je fais abstraction de ce divin André Chénier, qui lui aussi, a célébré Flore et Pomone, mais à la manière athénienne, en vrai fils de l'Ellade. C'est l'école romantique, imprégnée des ressouvenirs de Rousseau, de Bernardin de St-Pierre et de Chateaubriand, c'est Lamartine, dans les *Méditations*, déjà, et plus tard dans *Jocelyn,* qui devaient nous rendre sensibles à nouveau les beautés de *l'alma mater*. Mais, à mon sens, quoique Lamartine et ceux qui ont servilement marché sur ses traces, aient de sérieux titres à notre admiration, il est encore dans leurs œuvres trop de clinquant, trop de vieux clichés, pour que nous puissions considérer leur genre, comme le dernier mot de la poésie champêtre.

Ils connaissaient trop superficiellement la vie des champs, ses joies, ses peines et sa monotonie, pour en donner une idée juste, pour la peindre telle qu'elle est, pour la représenter sous tous ses aspects, dans toute sa vérité. Sous ce rapport, deux poètes suisses leur sont infiniment supérieurs. J'ai nommé Max Buchon et Juste

Olivier. Ce n'est pas que je ne blâme souvent la crudité des tons, le réalisme voulu des descriptions chez l'auteur de la *Lessive* et d'une foule de morceaux en vers qui resteront. Mais quelle veine sincère ! Comme nous avons bien là de vrais campagnards, de vraies bergères et non point de ces paysannes éthérées et romanesques inventées par Florian, Berquin et autres idyllistes à mièvreries et marivaudages rustiques !

Juste Olivier est moins *naturaliste* — je me sers de ce terme à défaut d'autre — que son compatriote Buchon. Celui-ci avait d'ailleurs un pied dans la secte de Champfleury, tandis que le poète des *Chansons lointaines* se mouvait librement en dehors des coteries et des systèmes. Cependant il existe nombre de points de contact entre leurs talents. Tous deux sont enfants de la campagne ; tous deux ont coulé leur jeunesse dans les milieux agricoles, à la ferme, près du ruisseau murmurant qui arrose nos vallons ; tous deux ont respiré l'air frais qui circule dans nos plaines. Ce sont des âmes de paysans qui chantent dans leur vers. De là un accent profondément naturel, des tableaux pris sur le vif, une émotion communicative, un charme indéfinissable — attributs de la seule vérité littéraire.

Mais assez de considérations générales. Il est plus agréable d'entrer sans autre dans l'œuvre d'Olivier et de citer — rien n'est meilleur pour faire connaître un écrivain que de le citer — les passages qui nous paraîtront les plus dignes d'une mention particulière.

Tout le monde a lu, en partie au moins, dans les *Chrestomathies*, le fameux poème des *Campagnes*, commençant tristement par la *Fleur dans les prés* et s'achevant plus tristement encore par le *Festin*. Nous avons ici comme un *fac simile* de l'ydille antique, appropriée à des sujets vaudois. Tout est simple, graçieux, un peu trop mélancolique, — mais vécu.

En tout sens la moisson disperse les familles :
Le village est aux champs, époux, garçons et filles,
Et les petits enfants, vol bruyant de glaneurs
Qui tourne autour des moissonneurs.

Le chien lui-même, au pied d'un noyer solitaire,
Non loin des travailleurs, surveille avec mystère
Un grand panier couvert, leur espoir et le sien,
Dépôt qui tente même un si probe gardien.
Au sein d'une javelle, un nouveau-né repose ;
L'animal vigilant, s'accroupissant auprès,
Lèche dans les épis la petite main rose
Du bel enfant qui dort au frais.

Ceci n'est-il pas délicieux, la dernière partie du tableau surtout ?

Le *Nant de l'Eyselet* est peut-être ce que je préfère de tout ce poème des *Campagnes*. On est à la fois ravi et touché. Les vers coulent de source, faciles et d'une beauté presque plastique.

Dans sa grotte sonore et de trèfle ombragée
Où le thym est un chêne à la cime étagée,
Le grilllon, sous les prés longuement applaudi,
Chantait à demi-voix sa chanson de midi.
Au fond des vastes cieux, l'alouette perdue
S'ébattait, invisible et partout entendue.
Le coucou répondait dans le secret des bois.
Tout être avait son mot, le silence une voix.
La fleur du souvenir et de la rêverie
De ses yeux bleux voilés étoilait la prairie...

Ce qui m'agace un peu, aux plus beaux endroits de ces charmantes descriptions, c'est la jeune malade qu'Olivier a placée dans son poème, je ne sais trop pour quel motif, et qui promène, fort inutilement, ses langueurs morbides à travers les pages enchanteresses de cette églogue.

Mais la pièce maîtresse des *Campagnes*, celle qui est devenue classique et que nous avons tous apprise par cœur, c'est le *Messager*. L'exorde du morceau me paraît d'une langue incomparable. Ecoutez :

Un homme, à travers champs, se rend dans les villages,
Partout les cerisiers rougissent leurs feuillages
Le hêtre prend la pourpre et le noyer jaunit,
Dévoilant à son fête un reste de vieux nid.
Du thymier qui se courbe en une frêle arcade
Les grappes de vermeil pendent sur la cascade.
Oh ! quelle douce paix repose sur ces prés !
Et quelle paix aussi dans les bois diaprés !
L'herbe s'est résignée ; elle cache sa tête :
Rien ne l'agite plus, pas même la tempête.
Les vergers, la forêt sont calmes et pensifs ;
Seulement, dans leur sein, quelques soupirs furtifs,
Incertains, ignorés ; une feuille qui tombe
Et qui montre à ses sœurs le chemin de la tombe,
Un gland qui fait sonner un morceau de bois mort,
Un oiseau qui s'enfuit, la sève qui s'endort.

Je ne sais rien de plus magistral dans sa simplicité ! Il y aurait sans doute à relever quelques imperceptibles défauts de versification comme ils ne sont pas très-rares chez Olivier. Ainsi, l'alexandrin suivant ne pèche point par excès d'harmonie :

Oh ! quelle douce *paix* repose sur ces *prés*.

La fin du premier hémistiche rime quasiment avec la dernière syllabe du vers. Et puis cette consonne *p* qui revient trois fois et qui pèse de tout le poids de sa lourdeur ! Mais ce sont affaires de détail. N'y insistons pas.

Le *Festin* n'a pas l'ampleur du *Messager*. Il est moins connu du reste, quoique le motif en soit peut-être plus poignant et qu'il close très-dignement le poème des *Campagnes*. J'aurais beaucoup aimé m'appesantir sur cette œuvre, qui sera certainement l'un des plus durables fleurons de la couronne poétique de Juste Olivier. Mais si l'on voulait étudier séparément, avec toute l'attention qu'elles méritent, des pièces de cette valeur, le modeste volume des *Actes* ne suffirait point à ma notice.

La *Journée au village* me plait beaucoup. A part les dernières strophes, je goûte moins le *Servant*, un mor-

ceau en vers de huit syllabes dont la facture est un peu lâche. *Brise matinale* est une bien gentille fantaisie. Dans ce genre, que l'on me permette de transcrire les stances que voici : Elles forment une espèce de rondel intitulé *Dans les bois :*

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce l'oiseau qui chante,
Ou l'onde qui serpente
Dans les bois ?

Dans les bois, dans les bois.
On entend une voix.
Est-ce une jeune fille,
Ou le faon qui sautille
Dans les bois ?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Un soupir de colombe,
Ou de feuille qui tombe
Dans les bois ?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce une Ombre éveillée
Errant sous la feuillée,
Dans les bois ?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
D'arbre en arbre s'avance,
Seul, tout seul.., le Silence
Dans les bois.

Le Bout du Monde est une *enfantine* charmante. J'en dirai autant de la *Vigne et le Rossignol*, une légende vaudoise qu'Olivier dédie à son fils Aloïs. *Aurore printanière* est une jolie chanson, avec un refrain en patois d'Eysins :

La fée en sa montagne
Redanse au coin des bois ;
Son sylphe l'accompagne
Et, d'une douce voix,
Il chante en vieux langage,
A l'écho de l'alpage :
Leis niollez van d'avau ;
Devétion le sélau (1).

L'*Episode,* une idylle amoureuse, me laisse une excellente impression. On ne peut mieux conter en vers.

Nous sommes restés dans la plaine, avec la muse d'Olivier. Faisons une petite ascension pour nous rendre à la montagne. Nous n'y perdrons rien. Notre poète a toujours aimé les cîmes, les fleurs sauvages, le rhododendron ou « le rosellier, comme disent les pâtres, » les neiges éternelles, les pics vertigineux...

Toutefois ne nous imaginons point que les vers d'Olivier consacrés à chanter la montagne soient toujours des hymnes à grand vol en l'honneur des sommets alpestres ou des coteaux boisés du Jura. La plupart des poèmes que nous aurons à étudier ont été composés dans la vieillesse de Juste, aux heures sombres, où, chassé de Paris, menacé dans sa fortuue, sevré de ses illusions juvéniles, notre poète s'était retiré aux chalets de Gryon et de Cergniemin.

Le *Messager des Alpes* est une pièce bien connue, empreinte de bonhomie narquoise et, dans certaines strophes, de haute inspiration. *Chant d'appel à la montagne* et *Confiance*, se ressentent bien des tristesses qu'Olivier éprouva dans les dernières années de sa vie. Je n'ai pas grand'chose à dire du *Sire de Coucy* ni du *Chalet*. Le plus mauvais morceau de tous ces chants de la montagne me paraît être le *Vieux berger*. Je me demande pourquoi les éditeurs des *Oeuvres choisies* l'ont recueilli. On aurait dû le laisser dans un recoin des *Sentiers de mon-*

(1). Les nuages vont en aval (signe de beau temps) ; ils dévoilent le soleil.

tagne, au sein de la plus belle obscurité. Je ne me serais point attendu à trouver une stance de ce genre dans les recueils d'Olivier :

C'est du sapin la harpe qui frissonne ;
C'est d'un oiseau revenant s'y percher
L'aile qui passe, et dont l'écho résonne,
Courant comme elle à l'angle d'un rocher.

Vous voyez d'ici la « harpe du sapin. » Impossible de mettre des expressions de cette singularité sur le dos d'un trope quelconque. Et ces odieuses inversions !

C'est d'un oiseau revenant s'y percher
L'aile qui passe.....

Préservez-nous, Seigneur, d'une versification semblable! Heureusement qu'Olivier ne nous la prodigue pas.

Je me suis arrêté à cette production absolument médiocre, d'abord pour montrer que les talents les plus délicats ont leurs défaillances, et ensuite pour protester contre l'admission d'un pastiche de cette force dans une édition d'*Oeuvres choisies*. C'est qu'il n'y a pas une bonne strophe dans ce *Vieux berger*, je dois le dire, malgré toute la vénération que j'ai pour la vieillesse en général et pour les pâtres chargés d'ans en particulier. Cette pièce est une aberration de goût, de sens poétique. Oublions-la.

Par contre le *Rosellier* est une trés-spirituelle boutade agréablement tournée :

O pauvre *rosellier*, comme disent les pâtres,
Au lieu de cet affreux nom de *rhododendron*
Dont tu fus baptisé par nos savants folâtres
Dont le prétendu grec sortit de leur chaudron,

Il est certain que *rosellier* est autrement harmonieux que ce barbare *rhododendron*. Mais la botanique le veut ainsi. Inclinons-nous. De bien gentes bluettes également que le *Brouillard et les Cimes*, la *Neige*, les *Voisins de montagne*, la *Dégrondée*, *Départ*.

Mêmes louanges pour la *Flûte pendant l'orage :*

Le ciel est bleu dans le ravin,
Blanc le ruisseau, sous le sapin,
Qui brise en gouttes d'argent fin
Son onde passagère.
Flûte bocagère,
Comme l'eau qui fuit,
Comme elle légère,
Chante à petit bruit.

Le *Ranz des vaches !* Ecoutez cette chanson montagnarde des bergers, au refrain allègre, original comme la mélopée des *Armaillis !* Il est peu de choses plus gracieusement rustiques que ces séries de couplets admirablement expressifs dans leur naïveté.

Au ras du sol, l'herbe est rongée.
Pour les hauts prés quittons les bas.
Ah — ah ! Ah — ah !
Liauba ! liauba ! *por alpâ* (1)

Venez chacune,
Et blanche et brune,
Et tachetée
Et mouchetée,
En route ! en route !
Qu'on nous écoute !
Venez sans faute,
Où l'herbe est haute
Liauba ! liauba ! *por alpâ.*

Et le *Val d'Anzeinde.* Connaissez-vous fantaisie plus harmonieuse, d'un rythme plus élégant et plus drôle ?

Et voilà du haut vallon
Sous les hautes cîmes,
Voilà la vieille chanson
Sur de vieilles rimes.
Si quelqu'nn n'est pas content,
Qu'on lui dise : « Eh bien ! va-t'en,
» Tu n'es pas d'Anzeinde,
O gay !
» Tu n'es pas d'Anzeinde. »

(1) Pour alper, pour aller à la montagne, avec le troupeau.

J'ignore si ces paroles ont inspiré quelque musicien. Elles le mériteraient et je ne puis rien me figurer de plus ravissant que ces stances chantées sur un air qui leur convienne.

La *Mi-Été en 1870,* la *Taveyanne* et *Adieu à Taveyanne* sont un peu plus tristes, mais non moins charmantes.

Me voici arrivé au terme des *Poèmes rustiques.* Comme on y respire à l'aise la pure athmosphère des plaines et des montagnes vaudoises ! Comme c'est de la belle et bonne poésie, franche et bien *nature !* On peut rêver un lyrisme plus prétentieux, des images plus relevées, de plus sublimes évocations ; mais dans le genre qu'il s'est choisi, Olivier demeure un maître. Il a exploité, à sa manière, la veine champêtre. Et l'on a rarement allié une plus étonnante richesse de formes, une plus merveilleuse souplesse de style, à autant de délicatesse et d'émotion.

*
* *

Les *Poèmes intimes* sont les plus nombreux. Je suis obligé de faire rentrer sous ce titre, presque toutes les productions qui ne sont pas essentiellement *suisses* ou *rustiques.* L'édition des *Œuvres choisies* me permettra de ne pas tout mêler. Je la suivrai dans la classification des pièces que j'ai comprises sous mon titre.

Passons d'abord aux poésies qui chantent la famille. On ne peut chercher ni trouver plus d'intimité que là, près du foyer, près des berceaux, dans la solitude d'un nid de poètes, autour des folles têtes blondes que le père et la mère couvent d'un long regard d'amour. A ce propos, il me souvient d'un parallèle très-juste que M. Eugène Rambert esquissait dans sa *Notice biographique et littéraire,* entre les *Enfantines* de Victor Hugo et celles de Juste. « La poésie d'Olivier a une grâce poignante, un charme pénétrant. Ce n'est pas de la poésie de poète, c'est de la poésie d'homme. Prenez, je suppose, les *Enfantines* de Victor Hugo et comparez-les avec telle pièce

analogue d'Olivier. Victor Hugo a le vers plus souple, plus riche, plus ample, plus transparent, mais il n'est pas absolument rare qu'on y sente l'art du poète autant que l'âme du père, et, quand on le quitte pour tomber sur ce refrain d'Olivier :

Coquins d'enfants !... chers petits bien-aimés !

on ne peut s'empêcher de s'écrier : Voilà, voilà l'accent. »

C'est bien la différence qui existe entre les deux genres. Chez Victor Hugo, l'exubérance d'une puissante veine poétique, l'inspiration qui déborde, le génie qui ouvre ses vastes ailes et qui plane dans les régions supérieures d'une tendresse superbement idéalisée ; chez Juste Olivier, un sentiment plus humain, une amour plus terre-à-terre peut-être mais non moins profonde, la note intime et vraie.

Voici, par exemple, une ou deux strophes de la pièce de vers à laquelle M. Rambert faisait allusion plus haut

Coquins d'enfants qui nous faites la guerre,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Si l'on vous aime, on ne vous aime guère,
Mais vous allez, vous allez voir !
Çà, qu'on m'écoute ! je sermonne
Et je tiens mes deux poings fermés.
Mais bon ! jamais écoutent-ils personne ?
Coquins d'enfants !... chers petits bien-aimés !

C'est un tapage à ne pouvoir plus dire
Qui de vous sait le mieux crier.
L'un, pour tambour, a pris la poële à frire
Et l'autre souffle au cendrier,
Heureux encor si, du grimoire
Amateurs déjà consommés,
Vos doigts n'ont pas sondé mon écritoire.
Coquins d'enfants !... chers petits bien-aimés !

N'êtes-vous pas dans l'ombre au loin morose
Où se dérobe le chemin,
Ces enchanteurs à la baguette rose
Vous transformant d'un tour de main ?

Que ferez-vous de notre vie
Dans le cercle où vous l'enfermez,
Gais nécromans qui nous l'avez ravie,
Coquins d'enfants !... chers petits bien-aimés ?

N'est-ce pas exquis dans sa simplicité ? Peut-on rêver quelque chose de plus affectueusement paternel ? Tout n'y est-il pas d'une suprême délicatesse de sentiment ?

Et cette autre poésie envoyée à Mme Olivier, de Zermatt, au pied du Mont-Rose, où Juste était cloîtré par les neiges ?

Que fais-tu pendant que ma vie
Se perd tristement loin de toi ?
A quelle espérance infinie
Se reprend ton cœur plein de foi ?

A défaut d'un azur sans voiles,
Cherches-tu, par delà les cieux,
D'autres mondes, d'autres étoiles,
D'autres soleils plus radieux ?

Ou bien, le soir douteux et pâle
Egarant le fil sous tes doigts,
Rappelles-tu, de l'autre salle,
Les enfants exilés cent fois ?

Quel tapage ! ils courent ensemble
Autour de la table en criant ;
Le chat s'enfuit, le plancher tremble
Et tu les grondes en riant.

« Tu les grondes en riant ! » Quelle pensée fine et rare et comme ce sont bien là les gronderies de la mère qui cachent toujours une caresse sous un reproche !

Promenade, Noël, la *Visite*, les *Chansons d'enfants*, dont j'ai cité l'une, les *Cerises de ma grand-mère, Damon, A ma fille, La fille et ses parents, A ma nièce, Anna*, etc., procèdent de la même source d'inspiration, et, quoique parfois d'une valeur inégale, elles ne déparent aucunement l'œuvre d'Olivier.

Si nous tenons à sortir dn cercle des *Enfantines,* tout en restant dans la famille, nous pourrons savourer bien des pages émues encore, avec cette teinte de douce et sereine mélancolie qui n'est pas le moindre attrait de la muse d'Olivier. Je ne sais, mais j'éprouve comme une joie indéfinissable à lire ces petits poèmes familiaux, sans prétention et d'un charme insondable. Il y a surtout les belles strophes amoureuses que Juste écrit pour sa compagne chérie. Ne cherchez point dans ces vers d'une pénétrante tendresse les grandes phrases pompeuses des rimeurs juvéniles qui embouchent la trompette du haut lyrisme pour exalter des amours qu'ils ne connaissent point. Rien de ce clinquant sonore et vide. L'âme parle seule d'affection profonde, d'espérances consolantes, de douleurs résignées, et sans emphase, simplement, comme cela vient du cœur.

Je ne m'arrêterai point aux *Chansons* qu'Olivier composait pour la fête de son père. Je respecte plus le sentiment qui les dicte que je ne les admire. C'est la poésie honnête, mais médiocre, d'un débutant qui promet.

Les morceaux adressés à celle qui n'était alors que sa fiancée ne sont pas d'une valeur artistique très-sérieuse. Tout cela est bien éthéré pour un amoureux. Je ne mentionnerai qu'une gentille bluette : *Pardon ! Pardon.*

Mais, dès que l'amante sera devenue l'épouse, dès que l'on sera tout entier l'un à l'autre on trouvera des accents d'une grâce et d'une vérité sans pareilles. *A Toi,* par exemple, *Amour simple et pur, Lettre, Les Poètes* et surtout *De la montagne à la plaine :*

— Je m'en vais, je m'en vais dans les hautes montagnes !
Mais si tu m'accompagnes,
Nul sentier n'est mauvais.
Je m'en vais, je m'en vais !

Par deux anneaux d'amour, je demeure enchaînée
Et ma route est bornée
A la moitié d'un jour
Par deux anneaux d'amour.

Qu'as-tu fait de mon cœur ? qu'as-tu fait de ma vie ?
Rien ne me fait envie,
Ni l'oiseau, ni la fleur.
Qu'as-tu fait de mon cœur ?

Ton cœur ? il est à moi : c'est moi qui suis sa garde.
Dans le mien je regarde
Et j'y suis avec toi.
Ton cœur, il est à moi.

A ces poèmes de la *Famille*, il me semble tout naturel de rattacher les morceaux rassemblés sous le titre de *Jeunes Filles* par les éditeurs des *Œuvres choisies*. Que de sourires, de doux regards, de bonnes paroles en ces feuillets qui chantent la jeunesse ! Que de poésie enchassée dans ces rhytmes variés et séduisants ! Quelle adorable figure, par exemple, que celle de *Clairette !*

Clairette, vous me permettez
De vous traiter comme ma fille,
De vous dire vos vérités
Comme un vieux grondeur de famille.

Et *Lina ?* Et cette série de *Portraits* plus gracieux l'un que l'autre ? J'en cite ces quelques strophes :

Son œil est doux, sensible et gai :
Sous les cils bruns il étincelle,
De ce bleu des plumes du geai,
Eclair d'azur au coin de l'aile.

Ses cheveux ont le brun doré
De la chataigne ouvrant sa coque,
On voit courir leur flot moiré
Sous le velours vert de sa toque.

Sa robe aussi, d'un vert naissant
Comme les premiers jets du saule
Sans nul effort joue en passant
Avec la taille, avec l'épaule.

Blanc sous un mince ruban noir,
Elle a le cou de la colombe,
D'un mouvement si doux à voir,
Soit qu'il s'élève ou qu'il retombe.

Sa joue est bien la pêche en fleur,
Comme sa lèvre est la cerise,
Qui n'a rougi, chaste couleur,
Que du soleil et de la brise.

Ainsi modeste en son maintien,
Charmante fleur et qui s'ignore,
Elle est le jeune lis dont rien
N'a fait pencher la tête encore.

Et cependant, l'air d'un oiseau
Qui va, qui vient, d'une aile folle,
Vous suit de l'œil, passe au ruisseau,
Boit, vous regarde et puis s'envole.

Ce joli tableau m'a rappelé la *Jeune fille* de Greuze, cette superbe idylle peinte que l'on admire au Louvre, entre un Titien et un Raphaël. Je veux bien que l'on y puisse reprendre certaines expressions de terroir, certaines imperfections de forme. Cette « coque » de la seconde et cette « chaste couleur » de la cinquième strophe me paraissent d'un goût douteux. Mais après ? Il ne reste qu'à lire et à relire ce portrait mignon.

Quatorze ans est de la même facture. *Laure C.* me plait moins. Par contre une *Larme* est la plus délicieuse fantaisie du monde. *La Partie de Boules* me semble peu digne de figurer parmi les *Œuvres choisies*. *Dansez* évoque le souvenir des premiers couplets du *Louis XI* de Béranger.

Dansez sur la colline,
Sur l'herbe qui s'incline,
A peine un court moment
Dansez, bergère,
Légère,
Dansez, légère,
Légère
Dansez légèrement.

Charlotte, Œil du matin, Encore un portrait et *Dernier portrait* closent d'une façon toute aimable le livre des *Jeunes filles.*

On a vu combien la muse d'Olivier est dans son élément lorsqu'elle chante les intimités du foyer, les jeunes filles rieuses, les enfants tapageurs, la mère attendrie.

Passons aux *Rêveries.* Nous constaterons à nouveau que Juste est toujours et par dessus tout poète de sentiment, nature impressionnable et songeuse qui se plait dans les contemplations, dans les solitudes, dans le *semper excelsior* de la pensée et qui va baigner son front dans l'air pur de l'Infini.

J'ai causé déjà du *Pressentiment,* une page magistrale de poésie attristée et résignée. C'est là qu'Olivier exprime son désanchantement, après la laborieuse et noble carrière fournie. L'épitre adressée *A M. Vinet*, en lui envoyant les *Poèmes suisses,* est empreinte du même découragement. Par contre les *Chansons lointaines, Musette* et *Chanson dernière* sont conçues dans un ton plus gai, plus serein.

Je ne m'arrêterai pas trop longtemps aux poèmes religieux et philosophiques d'Olivier. Notre grand écrivain national est un spiritualiste chrétien, comme son illustre ami Vinet. Je ne goûte pas à l'excès la poésie mystique des lyres confites en dévotion. D'ailleurs il ne conviendrait pas, et il me serait fort désagréable à moi-même, de faire œuvre de controverse dans cette *Etude* exclusivement littéraire. Signalons les morceaux suivants : *Chimie, A un parfait ami,* l'*Histoire* et le *Temps s'en va.* Dans cette dernière pièce, je retrouve, tout entier, le poète des dernières années de la vie, qui a pleuré sur ses déceptions et qui s'apaise devant l'Eternité entrevue :

Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité, l'Eternité !

Parmi les vers qu'on a recueillis sous le titre de : *Tristesses et rêveries*, la plupart sont d'entre les

meilleurs d'Olivier. Je ne relate que *pro memoria* la *Chanson d'Ysolier* empruntée au poème : la *Bataille de Grandson*. Mais *Jeunesse* est un remarquable morceau dont on garde une inaltérable impression de mélancolie communicative. L'hymne au *Léman*

Au bleu Léman, amour de tes rivages,

est connu de chacun. Olivier le chante aussi bien qu'il l'a aimé ce « chemin bleu » que tous les poètes romands ont célébré dans leurs vers, Albert Richard entre autres, en des stances magnifiques qu'on n'oubliera jamais.

Le *Proscrit, Promenade de nuit,* les *Vieux chênes,* la *Vie en pleurs* et la *Chanson des vivants et des morts,* sont de fort belles pièces, la dernière surtout.

Des strophes attendrissantes qu'Olivier adressa *A mon ami S.-B.* (Sainte-Beuve), à son départ de Lausanne, en mai 1881, je veux au moins retenir celles-ci :

Aimez ! puisque l'amour est encore quelque chose
Pour votre cœur blessé ;
Bandez sa plaie encor d'une feuille de rose,
S'il en est apaisé.

Bientôt l'ombre et le soir changent tout en fantômes,
Au dehors, au dedans ;
Mais la nuit se fatigue à remonter les dômes
Des vastes cieux ardents.

Et son dernier élan ne sert qu'à faire luire
L'étoile du matin,
Où vous irez un jour, laissant le monde bruire,
Aimer, aimer enfin.

L'*Ecureuil* et la *Recherche* ne présentent rien de saillant. Il n'en est pas de même de la *Barque du bonheur,* une « chanson lointaine » qui est sur toutes les lèvres. Qui ne se souvient de cette strophe :

Ainsi, dans la nuit de ce monde,
Même sous un ciel tout en fleur,
La barque humaine errant sur l'onde
N'est point la barque du bonheur ?

Le *Clair de Lune* m'a toujours semblé non point le chef d'œuvre, mais l'un des chefs d'œuvre d'Olivier. La *Voix invisible* et la *Petite fleur* ne sont pas moins d'excellentes productions. Et *Le fin larron ?* Avec une pointe de sarcasme, le poète nous montre le Temps « ce voleur au grand front chauve » qui nous mène, à travers la vie, jusqu'à la tombe, insensible, et qui, sans s'occuper de nos misères, de nos luttes, de notre lamentable destinée circonscrite entre un berceau et une tombe,

Rit dans sa barbe et puis se sauve.

Je me borne à citer *Rouge et noir* et la *Trompeuse.* Abstraction faite de l'idée, qui procède des croyances religieuses d'Olivier, je ne puis que louer *Au-delà,* une rêverie qui n'a pas d'égale dans son genre. Le poète y a des visions d'éternité. Il aspire à quelque chose de mieux que cette terre de combats et de deuils. Son âme s'élève vers les régions infinies de la religiosité extatique :

Au delà de tout ce qu'on rêve
Au delà,
Au delà
De ce qui commence et s'achève
Au delà du vent qui l'enlève
Lorsque nous disions : « Le voilà ! »
Au delà !
Au delà !

Puis viennent *Chansons du soir* que j'ai citées tout au long, dans la partie biographique de cette *Notice.* Ces quatre strophes sont peut-être le chant du cygne d'Olivier, la note suprême de son génie poétique :

Le soir quand on est seul dans l'ombre qui s'amasse
Et monte à la fenêtre où l'on aime s'asseoir,
Il nous revient des airs qu'on se chante à voix basse,
Le soir...

O poète ! tu es bien tout entier dans cette « chanson

du soir. » Toutes les cordes de ta lyre y vibrent. Toutes les ambitions de ton esprit s'y dévoilent et s'y recueillent. Toutes les fibres de ton cœur y tressaillent. Tout ton être s'y répand. *Ecce vates !*

*
* *

Je ne savais trop où placer un ensemble de pièces qui portent, dans les *Oeuvres choisies*, le nom de *Légendes et vieux refrains*. Je me suis dit que le mieux était peut-être de les traiter à part, en un chapitre spécial. Et je m'en suis tenu à cette idée.

Les poésies dont j'ai encore à parler comptent certainement parmi les plus populaires d'Olivier. La plupart d'entre elles sont des « légendes » et de « vieux refrains » que Juste a parés de son talent. Elles contiennent, Olivier nous le dit lui-même, « des essais d'un genre à part et nouveau, mais basé sur d'anciennes formes de poésie populaire, qui se sont longtemps conservées dans la Suisse française, comme chez ses voisins de même langue et de même race. Ces formes ont un fonds d'inspiration et des effets qui leur sont propres ; elles offrent surtout l'avantage, éminemment poétique à notre avis, de parler à l'âme sans lui tout dire, de susciter des pensées et des tableaux que l'imagination, volontiers rêveuse de sa nature, peut achever ou poursuivre à son gré... »

Les vieux refrains ont une voix qui charme.
L'un nous reporte à ces chants du berceau
Où notre mère, écartant le rideau,
Nous souriait au travers d'une larme
Dont son sourire était encor plus beau.
Et comme, alors, notre cœur se désarme !
L'autre est si vieux, qu'il nous semble nouveau :
C'est le passé qui sort de son tombeau,
Dans le présent sonnant tout bas l'alarme ;
L'un, d'un seul mot, nous refait un tableau ;
L'autre n'en sait pas plus long qu'un oiseau...
Les vieux refrains ont une voix qui charme.

Je ne puis malheureusement qu'effleurer d'un mot hâtif presque tous ces merveilleux petits poèmes, délicatement rythmés avec toutes les ressources d'une prosodie exquise. Hélas ! tout serait à citer, l'un comme l'autre, mais j'espère que cette *étude* aura suffisamment fait aimer Olivier pour que beaucoup de mes lecteurs désirent connaître l'original et l'aillent chercher dans les œuvres trop indifféremment accueillies de notre excellent poète romand. Je me contente donc de mentionner, sans commentaires, le *Sommeil du Loup*, la *Galère d'amour*, la *Mère du soldat*, *Où s'en vont les jeunes filles*, etc.

Arrêtons-nous à la *Reine du bal*. Avez-vous jamais goûté bluette d'une plus franche et plus saine inspiration, d'un rythme plus gracieux, d'une plus fraîche poésie ? Dans aucune littérature je n'ai trouvé de fleurs pareilles. Les Allemands et les Italiens eux-mêmes n'ont rien de semblable. En français, les *Légendes et vieux refrains* d'Olivier sont une œuvre que l'on n'avait point tentée et qui lassera bien des talents, s'il s'en rencontre pour cultiver ce genre d'un charme et d'une difficulté extrêmes. Chacun arrive en somme à écrire des alexandrins passables et à distiller en vers les lieux communs usés. Mais rendre sa pensée dans une langue presque inaccessible comme celle des *Marionnettes* ou de *Frère Jacques* ? Emprisonner l'idée rebelle dans un moule aussi fragile ? Ciseler, buriner ce style tout de recherches et de nuances ? Combien d'artistes en sont capables ?

Ce sera sans contredit l'un des grands mérites d'Olivier d'avoir su rimer, comme il l'a fait, ces admirables petits poèmes des *Chansons du soir*. Il est le créateur d'un genre tout à fait nouveau, et, — on peut l'écrire sans exagération, — le restaurateur de notre poésie populaire.

Mais, nous sommes bien loin de la *Reine du bal*. Revenons-y sans tarder !

Du bal dis-nous quelle est la reine,
O toi le plus fin connaisseur,
Toi dont le regard se promène
Au bal sans y laisser ton cœur !

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

Et « le plus fin connaisseur » répond : « Ce n'est pas cette folle danseuse aux cheveux blonds, ce n'est point cette sylphide aux yeux noirs, ce n'est pas cette rêveuse au front pâle. Non ce n'est point la « reine d'amour. »

Non, toujours non ? alors, de grâce !...
— Amis, voyez là-bas, au fond,
Seule immobile et, de sa place,
Sur nous jetant les yeux en rond...

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

Voyez cette figure blême,
Ce regard terne et qui fait mal :
A celle-là le diadème !
Voilà notre reine du bal ! —

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

— Où donc ? comment se nomme-t-elle ?
Le jour blanchit, ton œil s'endort.
— Reine du bal !... mais cette belle
Est invisible et c'est la Mort.

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

— Triste plaisant, moqueur sinistre !
Adieu le plus fin connaisseur !
Et vous, hautbois, flûtes et sistre,
Un dernier signal au danseur !

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

La reine, c'est la mort, l'ange aux sombres aîles qui plane incessamment sur les têtes roses comme sur les fronts ridés. Mais qu'importe à la jeunesse ! Chantez trilles des violons ! Valsez danseuses et danseurs ! Jetez-vous à corps perdu dans la ronde tourbillonnante du plaisir ! N'ayez point de terreurs, n'ayez point de remords ! Puisque la vie s'offre à vous, riante comme un beau songe, prenez-là telle qu'on vous la donne ! Trop tôt, hélas ! vous vous souviendrez de ces amères paroles de Sainte-Beuve : « La jeunesse croit avoir l'éternité devant elle, et l'heure est rapide, l'occasion est fugitive !... »

Allons ! hautbois, flûtes et sistre
Un dernier signal au danseur !

Je laisse le *Troubadour du comte Pierre* et j'arrive directement aux *Marionnettes*. De tous les « vieux refrains » d'Olivier, c'est le plus populaire et, j'ose l'avancer, le plus enchanteur. Tout, sur cette terre ressemble aux follettes marionnettes ; tout s'agite, naît, grandit, décline, s'évanouit dans le flux et le reflux de la vie. La beauté, la gloire, les richesses, l'amour ne durent qu'une courte saison de notre existence bornée. Et, comme dans la *Reine du bal*, la vieille Mort est toujours là, guettant ses victimes.

Notre poète a su rendre tout cela dans un de ces rythmes aussi bizarres que ravissants dont il a le secret. Ce sont d'abord les jeunes filles qui passent, puis les enfants joyeux, le laboureur, les grandes dames, les parvenus, les artistes, les potentats, les guerriers, les peuples qui défilent dans cette adorable saynète.

Je ne puis naturellement tout citer ; mais pour que l'on ait une idée du genre, je me permettrai de transcrire le début et quelque chose de la fin du morceau :

Ainsi font, font, font,
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes,
Marionnettes.
Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes ! et sautez.

O toi qui t'en vas,
Jeune fille
Dont l'œil brille !
O toi qui t'en vas
Un beau jeune homme à ton bras !

Jeune oiseau si gai
Qui sautille,
Qui babille,
Jeune oiseau si gai,
Chantant sa chanson de Mai !

Jeune fleur d'un jour,
Qui voltige
Sur sa tige
Jeune fleur d'un jour,
Jeune fille et fleur d'amour !

Ainsi, font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

Faiseurs de traités,
Diplomates,
En cravates,
Faiseurs de traités
Toujours inexécutés ;

Potentats assis
Sur un trône
Grand d'un aune,
Potentats assis
Sur un trône de soucis.

Soldats et tambours,
En bataille !
A la mitraille !
Soldats et tambours,
En avant !... trois petits tours.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont !

Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes,
Marionnettes.
Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes ! et sautez !

Ces quelques strophes peuvent, à la rigueur, donner un pressentiment de l'œuvre entière. Mais ce qu'elles ne peuvent rendre c'est le charme pénétrant, la grâce infinie de ces couplets chantés par des voix juvéniles et modulés avec toutes les nuances que le poète a mises dans ses *Marionnettes*. Car, il ne faut pas l'oublier, ces choses sont faites pour être dites en musique, sur quelque air approprié, et c'est alors seulement qu'il est loisible d'en apprécier toute l'exquise saveur.

Nommons encore les *Drôleries du père Jean*, la *Charrette*, une bien spirituelle boutade, la *Fille du Vigneron* et l'*Eau dormante*.

Le *Chevalier du Guet* me paraît digne de fixer un instant notre attention.

« Qui donc ici passe aussi tard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui donc ici passe aussi tard ?
Oh ! gai ! »

« C'est le chevalier du guet,
Compagnons de la marjolaine,
C'est le chevalier du guet,
Oh ! gai ! »

C'est, en bon style poétique, la chanson que j'ai entendu chanter aux jeunes filles, chez nous, dans les vallées jurassiennes, le soir, au sein de rondes tournoyantes où tout un essaim de sylphides se prend par la main et et danse sur l'air de :

Qui donc ici passe aussi tard,
Compagnons de la marjolaine...

Et dire que ce refrain naïf est devenu, sous la lyre d'un grand poète, le délicieux *Chevalier du guet* de Juste Olivier !

La *Chanson de l'année,* le *Coq du réveil, Homunculus,* la *Chanson de l'alouette* et la *Sagesse de l'ours* sont d'excellentes pièces aussi, et les dignes sœurs de celles que je viens de nommer.

Voici *Frères Jacques.* Je ne saurais clore mieux l'examen des poésies d'Olivier, car ce morceau délicat et fin résume d'une façon attachante et complète, le talent et la pensée intime de notre écrivain national.

Jadis on a beaucoup reproché ce *Frère Jacques* à Juste Olivier. Je crois en avoir causé plus haut. Personne ne comprenait cette note populaire, avec des refrains étranges et des couplets aussi drôles pour le moins. Qu'on fût des Hugo, des Lamartine ou des Musset au petit pied, tout le monde concevait cela ; — mais exploiter une veine originale, trouver quelque chose de nouveau, ressusciter tout un passé poétique, et le plus gracieux peut-être, jamais ! Le bon public vaudois et autre secouait la tête d'un mouvement qui n'avait rien d'approbatif.

Frère Jacques reste et restera quand même.

Cette chanson est la chanson de la Vie. La cloche du baptême retentit tout près, harmonieuse et sonore,

Dig, din, don,
Dig, din, don !

Puis la cloche des épousailles résonne un peu plus loin, en tintements joyeux

Dig, din, don,
Dig, din, don.

Puis c'est à la cloche de la mort de jeter sa note funèbre

Dig, din, don,
Dig, din, don.

Telle est l'idée dominante de ce merveilleux poème que je ne veux point rappeler sans en donner quelques stances :

Frère Jacques,
Frère Jacques,
L'air est doux.
Cloches argentines
Sonnent les matines,
Dig, din, don,
Dig, din, don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Chantez donc !
Dansez donc !
La vie et son rêve
En trois mots s'achève :
Dig, din, don,
Dig, din, don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Qui vient là,
Et s'en va?
C'est l'amour qui sonne :
Il n'attend personne.
Dig, din, don.
Dig, din, don.

Modulée avec toutes les intonations que le poète a voulu mettre dans sa chanson, psalmodiée tantôt comme

un air matinal, tantôt comme une mélopée plaintive, avec toutes sortes de demi-teintes qui laissent entrevoir ce que la poésie exprime imparfaitement, ce qu'elle ne peut rendre, — ce *Frère Jacques* doit être divin, telles ces mélodies populaires des paysannes ou des bergers que l'on entend, suaves et touchantes, se perdre dans le crépuscule des soirs d'été.

*
* *

IV

Je suis arrivé au terme des poésies d'Olivier. Recueillons-nous avant de terminer cette trop incomplète *Notice.* On a pu voir ce qu'était l'homme. On vient de lire ce qu'est le poète. Résumons notre pensée dans un jugement définitif sur l'œuvre et sur l'écrivain.

Certes, Juste Olivier n'a point acquis la renommée des grands littérateurs du siècle. Aussi bien, ne la méritait-il pas, dans une certaine mesure. Avec son parti-pris désintéressé de se vouer corps et âme à notre art national, à notre littérature romande, il ne pouvait espérer une de ces gloires retentissantes comme celles d'un Lamartine ou d'un Victor Hugo. Sa sphère étant plus modeste, sa réputation le fut également. Mais, s'il est vrai qu'en littérature française les littératures spéciales aient droit de cité ; s'il est vrai que poète du Nord ou du Midi, de Toulouse ou de Lille, de Besançon ou de Nantes représentent tous, dans son ensemble, l'art français, — il n'en reste pas moins établi que nous, Suisses romands, nous sommes aussi de l'immortelle patrie littéraire de Corneille, de Voltaire, de Chénier et que nous y avons nos titres, comme les autres. Lorsque nous donnons les Rousseau, les Mme de Staël, les Töpfer, les Olivier, les Vinet, les Richard, aux belles-lettres françaises, nous entendons que l'on ne nous parque point dans un recoin quelconque, entre l'indifférence et le dédain. Nous revendiquons notre

place au soleil et jusqu'ici nous ne l'avons pas trop mal tenue.

C'est pourquoi, quand bien même Juste Olivier paraît être un écrivain exclusivement suisse, je ne me bornerai pas à lui assigner un rang — il occupe le plus élevé — parmi ses compatriotes et ses contemporains qui ont laissé quelque chose à l'adresse de la postérité. Il vaut mieux que cela. Et nous l'avons recueilli avec tant de froideur, tant d'injustice, que bien mal avisés serions-nous de l'accaparer à ce point.

Olivier a déjà — et je crois qu'il l'aura toujours plus largement — son nom inscrit dans les annales de la littérature française. Il ne compte sans doute point parmi les premiers, mais il n'est pas des derniers non plus. Et ce qui le fera remarquer, ce qui le fera étudier surtout, c'est qu'il peut être envisagé comme l'un des écrivains les plus *originaux* du XIXe siècle, un de ces poètes qui restèrent le plus eux-mêmes, en dépit des coteries envahissantes et des systèmes tyranniques.

Il n'a pas l'inspiration exubérante de Lamartine, l'ampleur magistrale et le grand vol de Victor Hugo, la sérénité majestueuse d'Alfred de Vigny, le lyrisme passionné de Musset, la perfection classique de Béranger. Mais il a de toutes ces qualités un peu, qualités que l'on retrouve à chacune des pages de son œuvre multiple.

Dans ses chants patriotiques, la langue est forte et sonore, l'accent viril, la pensée énergique. Dans ses poèmes rustiques, la note champêtre est admirable de réalisme de bon aloi, avec une teinte de rêverie. Dans ses chansons, il possède l'allure vive, l'esprit facile, la verve abondante et le refrain arrive toujours, merveilleusement *trouvé*. Ses poésies intimes réflètent son âme inquiète, aimante, tourmentée, résignée..... Tous les accords de la lyre humaine ont résonné sous ses doigts. Peut-on en dire autant de la plupart des poètes ?

Du style d'Olivier, je causerai peu, l'ayant apprécié déjà dans le cours de cette notice. Il n'est pas d'une correc-

tion sans reproche. Le versificateur a parfois des défaillances et la *cheville*, la traditionnelle cheville des rimeurs qui débutent, n'est point chose extraordinairement rare. Je l'ai fait observer en critiquant le *Vieux berger*, par exemple. De plus il n'a pas usé de la prosodie imagée, *précieuse,* musicale, mise à la mode par l'école parnassienne. Sans haïr la recherche, il se plaisait à parler une langue naturelle et simple.

Les expressions de terroir, les provincialisimes, les locutions vaudoises ne sont pas complètement absentes de ses poésies. Seulement il n'emploie que les plus gracieux et nous n'avons point à nous en formaliser.

La phrase est en général harmonieuse, gentiment tournée, point prétentieuse, avec des mots qui portent. La manière d'écrire dénote une profonde habileté, une étude sévère, et je ne serais point étonné qu'Olivier eût le travail pénible, l'inspiration laborieuse. Cela se sent dans maints passages. Il a fallu plusieurs retouches avant de tomber sur la version définitive. Pour rendre, selon son vœu, l'idée que l'on avait en tête, il a fallu torturer la forme revêche, lutter avec les expressions imparfaites, en artiste qui veut réaliser son idéal. Ne nous en plaignons pas. C'est presque un mérite de travailler ainsi à notre époque, où l'on bâcle tout à la vapeur, sans se soucier d'autre chose que du nombre des feuillets noircis à la plus grande gloire de l'industrialisme littéraire.

Avec les dons d'inspiration et de style que nous avons énumérés, Juste Olivier ne peut manquer de laisser une bonne part de ses œuvres à l'avenir. Ses *Enfantines,* ses *Campagnes*, ses « vieux refrains, » les *Marionnettes*, la *Reine du bal, Frère Jacques*, sont des poèmes immortels, si tant est que l'immortalité existe dans une sphère aussi restreinte que celle de la patrie romande.

Mais si nous tenons à ce que nos gloires nationales ne disparaissent point, bientôt fanées sous nos froideurs et nos oublis, encourageons, soutenons, fêtons des poètes

de la valeur de Juste Olivier. Ne leur ménageons point les feuilles de laurier rose. Il faut à l'artiste quelque récompense idéale, des éloges, des applaudissements, des acclamations. A rêver dans la solitude, sans appui, sans stimulant, le cœur se referme, le talent s'étiole, le front se voile. Les chansons meurent sur les lèvres, les songes poétiques demeurent inachevés. Vous pouviez avoir un génie. Vous n'avez qu'une victime de l'indifférence..... Aidez donc les poètes de vos sympathies. Et ils seront nombreux, et ils seront grands, lorsque vers le ciel pourra monter ce chant d'espérance, éclos jadis, sous la lyre d'Olivier :

Aux sombres jours, même aux jours de l'orage,
Bon espoir !
Le soleil luit par delà le nuage,
Et ses rayons relevant ton courage
Bientôt viendront éclairer ton ciel noir :
Bon espoir !

Oui, bon espoir ! La confiance, la certitude de n'être point seul à travailler, seul à lutter, seul à s'élever, voilà ce qui réconforte et inspire. Mais à dépenser son âme et sa vie pour des ingrats, sans que la plus modeste illusion de gloire se réalise !...

Allons ! c'est le destin de nos poètes nationaux. Durant l'existence, on les méconnaît et les délaisse. Plus tard, quand ils sont rentrés dans le néant, on s'en fait un vulgaire argument à l'usage de son chauvinisme. On célèbre morts, ceux que l'on a dédaignés, vivants. C'est toujours l'amère parole dont un Père de l'Eglise a caractérisé les damnés : *Laudentur ubit non sunt ; cruciantur ubi sunt!*